



Julie Grenon-Morin

**LA
MÉTAMORPHOSE
DU RENARD ROUX**

Roman

Julie Grenon-Morin

La Métamorphose
du renard roux

© Julie Grenon-Morin, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-0950-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Malgré la douleur
le doute
les larmes
la peur au ventre
l'absence
la mort

fixer ces images en moi
accrocher ce portrait
à mon mur de plâtre

depuis mon bureau
rue St-Christophe

j'écris
haletante
délivrée
entière

enfin.

Partie I

Les carnets de poésie

CHAPITRE 1

Montréal

8 février 2010

Sans ma mère, comme après une pièce de théâtre, un rideau opaque est tombé sur ma vie. Émilie n'a rien laissé, pas même une lettre, ni rien emporté avec elle. Des semaines durant, une parade de policiers allait et venait dans notre petit appartement défraîchi du quartier Centre-Sud de Montréal. Méfiante, j'observais leurs armes à la taille.

Les enquêteurs ont conclu à un suicide. Mais personne ne sait vraiment.

Jusqu'à l'âge de cinq ans, la fillette que j'étais a vécu avec sa mère et sa grand-mère dans une ambiance lourde et peuplée de non-dits.

Dans l'absence

Je juge ton prénom

Je n'aurais même pas de cœur

Pour l'adoration

Pas de haine pour construire

Une forteresse inatteignable

Je veux la force

De faire face à mon drame enseveli

Sans toi, il y a mes cendres et

Mon coup de cœur maladroit

Dans ton absence je virai le cap

*D'un avenir sans toi et par-dessus
La puissance d'un éclair
J'étoufferai les angles de ton corps langoureux.*

*Dans ton absence
J'analyse les décombres
Je dénombre et j'accumule
Les songes dessinés au fond de mon être*

*Il n'y avait plus de toi pour me protéger
Je n'ai que des murs à abattre
Mes histoires à raconter
Pour meubler la place
D'une chair mille fois cicatrisée*

*Par un rien que l'amour infiltre
Joyeuses pensées
D'un désordre approuvé
Tu m'aurais donné la main
À travers une tempête inconsolable
Le sol était jonché
De pas résonnants*

*Ta voix s'est ancrée
Comme la plus belle certitude*

Bien au-delà du fleuve et des saisons

*Qu'horloge fanée
Et la mouture d'une opération
En ton absence
Je vais avoir écrits
Mille fois
Ce que tu as su dire d'une seule voix
Ce que tu as su faire en me regardant
Ce que tu as su démentir
Ce qui flottait en moi
ce poison qui dérange*

Ma grand-mère Joséphine... Je sais qu'elle a fait taire sa peine, suite à la mort de sa fille, pour prendre soin de moi, je sais qu'elle a glané ses forces là où elle le pouvait. À cette pensée, je lui pardonne tout. Y compris ses paroles crues et sa méchanceté. Des années plus tôt son mari, mon grand-père, s'est lui aussi envolé sans se retourner. Joséphine porte tous ces tourments en elle. Je la sais écorchée vive. L'année suivant la disparition d'Émilie, j'ai commencé l'école primaire telle une petite bête blessée. Déboussolée. Ma grand-mère me faisait travailler très dur à l'école et j'ai excellé dans toutes les matières.

J'arrive de rencontrer ma directrice de maîtrise, Mme Trudeau. Je patauge. Rien n'est clair, en ce qui concerne mon mémoire en littérature. Je tergiverse depuis des mois. Cette jonglerie commence à me taper sur les nerfs. Le premier de classe en moi déteste. Et si je ne suis plus doué? Je n'arrive pas à me fixer, à trouver le bon angle. J'affiche un air marabout depuis des semaines.

*Qu'est-ce que la littérature?
Qu'est-ce qu'un mot?*

*Qu'est-ce qu'un poème?
Qui est l'auteur?
Que raconte l'histoire?
Dans quel contexte le roman a-t-il émergé?*

*Sempiternelles questions
d'une vie en Toutes Lettres
courbée sur le littéraire.
J'ose lever les yeux de mon cahier
et je regarde
par la fenêtre.*

Les couloirs de l'Université du Québec à Montréal drainent mes énergies. Lasse, je ne supporte plus la présence de mes congénères, constante et épuisante. Et puis, je crains de tomber sur Adrien, depuis ce fameux soir...

*J'ai envie de me perdre dans ce magma
Toi.
Comme une veine qui bat
La mesure
Des jours*

La tuque enfoncée sur ma chevelure mi-longue et brune, je me bats contre les trombes de vents et de poudrerie; l'hiver se déchaîne. Il y a de ces froidures qui s'incrument dans le corps humain : dans les cuisses, qui gardent le rythme du marcheur, dans les oreilles et dans le nez, qui se vident leur sang. Le vent s'immisce insidieusement sous le parka acheté trop cher. Garder la tête baissée et avancer. Je défie la tempête. Les bourrasques m'empêchent de respirer. Lorsque le climat est tel, il faut

garder son calme et avancer encore. Je suis des traces de pas défaits sur le trottoir enneigé. Je cours sur le dernier tronçon de route qui me sépare de l'abri que je convoite. Essoufflée, je ralentis.

*le froid mord
la gueule ouverte
me fait oublier
mon être
les rues désertes
du Nord
me font me contredire
errance du soir
la nuit me gagne
plus que jamais
seule*

*cœur en chamade
la mort aux aguets*

*neige poudreuse
vent en bourrasque
je ne respire plus
Toi, disparue.
M'embrouille.*

Le reste s'inscrira dans le Temps.

Je peste contre ma grand-mère. Une fois de plus. Je ne lui en veux

pas vraiment au fond.... J'ai toujours aimé ma grand-mère. Elle peut pourtant être étouffante et son énergie envahissante.

Je ne peux pas m'empêcher de trouver tous les défauts à Joséphine, lorsque je suis d'humeur maussade. C'est comme ça que j'arrive à faire tomber la pression et à vivre avec elle. Il ne faut pas croire que j'ai mauvais caractère. On dirait que tout se dérobe sous mes pieds. J'ai vieilli trop vite. Cinq ans, c'est bien jeune, pour voir sa vie basculer.

J'ai toujours pensé que ma mère, Émilie, était opprimée par grand-maman. Grand-maman Joséphine, qui souhaitait que sa fille mène de longues et brillantes études, l'a bousculée. Ma mère a obéi en laissant ma grand-mère projeter ses propres ambitions sur elle.

Je garde en mémoire certains moments de cette époque. Ces quartiers d'orange qu'Émilie mangeait sur le divan du salon. La douceur de sa joue contre laquelle je posais la mienne. Je me rappelle qu'elle tenait bien fort ma menotte lorsque nous sortions faire les commissions, probablement par peur de me perdre. Je me rappelle aussi les brocolis qu'elle me faisait manger de force ou encore les chocolats emballés qu'elle glissait dans ma poche de manteau.

Ma mère a étudié l'Histoire de l'art. Joséphine voulait faire d'elle une professeure d'université, mais ma mère n'a jamais terminé son mémoire de maîtrise. Sa mère ne lui a pas pardonné cet abandon. Plutôt que d'enseigner à l'université, Émilie a enchaîné les contrats temporaires et de petits boulots, de serveuse et de correctrice. Elle et moi avons eu notre propre appartement pendant un temps. Ma mère était rongée par la dépression et n'arrivait pas à nous faire vivre. Joséphine nous a donc accueillis chez elle.

J'ai consulté un nombre incalculable de fois les albums photos, rangés dans le meuble télé du salon, où apparaît ma mère. Sur certains clichés, Émilie arbore un tailleur à épaulettes que grand-maman a jadis conservé dans sa chambre. En cachette, j'adorais enfoncez mes doigts dans le rembourrage. J'effleurais le tissu rêche devenu démodé avec délectation. J'imaginai maman en professionnelle et j'en éprouvais un fort sentiment

de fierté. Puis, alors que j'avais douze ou treize ans, Joséphine a jeté le vêtement sans rien me dire.

Émilie ne sourit que rarement, sur les photos. J'aime penser que son sourire et son regard savaient inspirer confiance à n'importe qui. Moi, je n'ai pas pu en bénéficier. En tout cas pas assez. J'aimerais avoir une réminiscence ou des flashes de ma mère, mais c'est peine perdue.

Gribouillis enfantins

Dans mon cerveau de gamine

J'aurai des instants de perdition

Avant de te retrouver.

Une perte incolore

Se dessine en moi

Une route m'accueillera

Avec mon cœur en tam-tam.

Malgré mon jeune âge, sans pouvoir la nommer, je décelais déjà une incurable mélancolie chez ma mère. Je la sentais si triste, au plus profond d'elle. Malgré tout, je n'arrive pas à croire qu'elle s'est enlevé la vie. Ça ne me rentre pas dans la tête. Mon cœur d'enfant le refusait, tout comme celui d'adulte, toujours un peu plus égratigné par la vie. Depuis tout jeune, je pense plutôt à une fuite. Vers neuf ans, plein d'espoir, j'ai questionné grand-maman à ce sujet. Elle m'a répondu, abrupte comme à l'habitude : « Laisse les choses comme elles sont. Ne joue pas au détective. » Je me suis alors détourné d'elle et mes larmes ont coulé longtemps, épaisses et silencieuses de m'être fait rabroué ainsi, une fois de plus. Je sais que Joséphine préfère ne pas remuer le passé, trop douloureux pour elle. Depuis ce temps, je ne lui ai plus jamais fait part de mes sentiments, en regard de mes appréhensions ou de quoique ce soit d'autre, renfermée.

Joséphine sortait peu et fréquentait peu de gens en dehors de quelques cousines d'Outremont, de fausses riches, comme je les appelais. C'était de véritables grébiches, à mon avis. J'haïssais leurs manies et leur chevelure trop impeccable. Toujours, elles me fustigeaient. «Elle a un physique ingrat, celle-là», disait une; «Tu as un grand cœur, ma Joséphine, de prendre autant soin d'elle», disait une autre, comme si le fait de prendre soin de moi constituait un acte de charité chrétienne. Il me fallait des semaines pour me remettre de ces commentaires désobligeants.

Elles prenaient le thé dans la porcelaine fleurie que Joséphine ne sortait que pour elles, jamais pour moi. Elle la conservait dans une armoire vitrée, fermée à clé. Je sais maintenant que ce n'était en fait que de la pacotille. Attifées de leurs plus belles vieilleries, assises l'une à côté de l'autre, les amies de grand-maman formaient une courtepoinette mal assortie. Elles sont tombées comme des mouches, une par une, alors que j'étais au secondaire. Je n'ai jamais pleuré leur disparition, pour aucune d'entre elles. Je ne me suis rendue à cet enchaînement de funérailles que pour faire plaisir à grand-maman. J'étais la plus jeune au milieu de ce cortège en noir, levant les yeux vers des visages aussi sombres qu'indifférents. Je ne sais plus faire preuve de cette résilience enfantine.

Je commence à courir sur le dernier tronçon de route qui me sépare du toit que je convoite. Je ne vis pas assez éloigné de l'université pour prendre le métro ou l'autobus. Entre les différents points de service du transport en commun, le trajet à pied devient obligatoire.

Enfin chez moi! Je dois monter les deux paliers d'escalier qui, bien sûr, ne sont pas déneigés. Je déblaie les marches d'un coup de pied impatient. Sous la neige, le tapis d'extérieur est de cristal. Je glisse, me tiens à la rambarde. Comme à son habitude, j'imagine que Joséphine viendra à ma rencontre dès que je franchirai le seuil de la porte.

Mais une fois à l'intérieur, personne. Je présume qu'elle dort. Je me défais de mes sacs, que j'entasse brinquebalants près de la porte d'entrée. Je retire mon manteau pesant et sombre. Son duvet s'est tapé, tout au long des six derniers hivers. Je l'endure encore, et le changerai l'année prochaine, me dis-je une fois de plus. Je suis congelé de mon épiderme aux

organes internes. Rougis, mes orteils sont les pires : je superpose des bas de laine à ceux en acrylique que je porte déjà. Je dois changer mes jeans où la neige forme une bordure enneigée. De petits tas en tombent et se forment au sol des boursoufflures blanches et collantes; on ne détectera bientôt plus qu'une flaque d'eau froide que j'épongerai plus tard. Rien ne presse puisque le linoléum ancien et tâché est déjà tout gondolé. Je mets à sécher cette paire de pantalons sur le dos d'une chaise dont la peinture s'écaille depuis des lustres.

Malgré les grands pas qui se tracent dans mon âme

Malgré les déluges

Qui ravagent mon inconscient

Je continue à guetter les rêves

En toute vigilance

De la grande place qu'il y a pour toi

Dans mon cœur

Ce que tu m'as dérobé

Ce qui te revient de droit

Le réfrigérateur vrombit, sinistre. Quelques semaines plus tôt, j'ai tout retiré de ce qui adhérerait à sa surface : des aimants multicolores en plastiques (dont de sacro-saints fruits exotiques), des photos, des cartes d'affaire, des factures, etc. Je préfère un décor moins hétéroclite, lorsque je reviens de l'université, alors que j'ai la tête un peu trop encombrée. Joséphine n'a rien dit.

Un rond de poêle est resté allumé. Je soupire. Le métal en colimaçon irradie d'un orange éclatant. De telles étourderies sont de plus en plus fréquentes chez Joséphine. Elle oublie de se procurer certains articles à l'épicerie ou à la pharmacie, puis s'en veut de cette négligence et y retourne. Je suis inquiet de ces distractions, mais je ne dis rien. Pas tout de

suite. La semaine dernière, elle a oublié de refermer la porte du réfrigérateur. J'ai dû jeter tout un tas de viande, dont celle pour la fondue dont l'idée de m'en régaler me réjouissait. Je n'ose pas me confronter à la réalité. J'appréhende le pire. Je redoute d'être seul au monde.

Après m'être assurée que grand-maman dort bel et bien dans sa chambre, je passe le reste de la journée échoué devant la télévision dans notre salon passé de mode et ennuyeux. J'essaie d'oublier la rédaction de mon mémoire de maîtrise sans vraiment y parvenir. Je me sens glisser le long d'une pente sans que rien ni personne ne me retienne. Parmi les quiz américains, les nouvelles en continu ou les *soaps* traduits en France, aucun programme télévisé ne capte mon attention. Seules les quelques minutes restantes de *Découvertes* en reprise parvient à me détacher de mon propre drame : il est question de la sécheresse aux États-Unis. C'est la joie!

Je repasse dans ma tête les mots encourageants de ma directrice, elle-même au bout du rouleau. Mon seul réconfort : être pelotonnée sous un vieil édredon fleuri que je traîne partout dans la maison telle une doudou. L'armoire où trônent la fausse porcelaine est bien visible d'où je suis assis. J'esquisse un faible sourire en voyant ce pactole de pauvre qui fait pourtant la fierté de Joséphine. Les quelques tableaux sur le mur en face de moi, séparant la cuisine du salon, représentent des champs de roses qui n'égayent pas vraiment les lieux. Les cadres de laiton me font horreur, comme toujours. Le réfrigérateur, à bout de souffle, ne se tait jamais; son bruit couvre presque le son du téléviseur. À force de me tourner et de me retourner sur le divan, mes cheveux sont ébouriffés, mais je n'y prête pas attention. Je ne vais pas bien.

Ma grand-mère non plus. Elle se lève un peu avant souper. Malgré mes bonnes intentions, je ne suis pas parvenu à ouvrir un seul de mes livres universitaires. Pourtant depuis le primaire, je réponds en tous points au cliché de l'élève modèle. Toutes les avenues m'étaient depuis toujours ouvertes. Puis, la littérature a pris possession de moi. Définitivement. J'y trouvais ma vérité, une lumière qui me guidait. Aux heures les plus sombres, il n'y avait qu'elle pour m'insuffler de l'espoir. Dans les aphorismes de Nietzsche, dans la série *Anne... la maison aux pignons verts*,

dans *Poussières d'étoiles*, du Montréalais Hubert Reeves, dans les bandes dessinées aussi... Le monde prenait enfin un sens, mes émotions aussi.

Sauf que, depuis les dernières semaines, j'ai l'esprit ailleurs. La vérité de papier, celles des auteurs, aussi grands soient-ils, ne me suffit plus. Un vide s'est installé entre moi et eux. Comment est-ce possible? Je croyais mon lien avec les livres indestructible! Ce n'est qu'une question de temps avant que ma grand-mère ne s'aperçoive de ma déchéance et me le reproche. «Je n'ai pas eu tous ces choix, moi, me répète-t-elle. Je n'avais ni l'argent ni le support de mon entourage comme toi. Étudier, pour une femme, ça ne se faisait tout simplement pas, à l'époque.» Je sais bien que, dans des familles plus nanties, certaines filles pouvaient bénéficier d'études, mais je laisse croire à Joséphine qu'elle est tout à fait dans la norme.

Je n'ai pas de cours jusqu'à après-demain. Je sais bien que je serai tout aussi improductif d'ici là. La spirale de l'angoisse me freine encore plus. Je suis peut-être en train de perdre le fil pour de bon. Comme seul échappatoire, mes poèmes, que j'aligne sans but dans des carnets qu'il m'arrive de perdre.

Je déteste

Celle qui écrit.

C'est la partie de moi

Obsédée à laisse sa trace

À faire, des heures pas jour,

Des phrases, sur du papier blanc.

Je déteste

Celle qui écrit.

Je déteste

De n'être jamais assouvie

Jamais fière ou contenter.

*Mais d'où me vient cette envie
D'écrire à n'en plus finir ?
À coucher mes pensées, mon souffle,
Mes désirs, mes soupirs, mes amours
Et
Ce que je déteste ?
Celle qui écrit
C'est moi et c'est une autre.
Elle respire en moi
Vit même la nuit
Ne me laisse jamais en paix.
Elle me fait noter la nuit
Sur des bouts de papier
Mes idées, ma vie.
Elle me ronge si
Je ne la laisse pas sortir.
Elle est un combat au fond de moi.
Guerre intestine.
Celle qui écrit,
Elle colle à mon âme
Fait battre mon cœur.
Rarement, elle me sourit.
Elle est une maîtresse sévère
Qui se fâche si je ne fais pas comme elle le dicte.
Elle pourrait m'engloutir tout à fait,
Car*

*Celle qui écrit
Est une amie, mon alliée,
Mon ennemie,
Mon double plus forte que moi.*

Je me fais réveiller vers neuf heures le matin suivant par ma grand-mère qui entre sans frapper. «Je vais au marché. Passe l'aspirateur pendant mon absence.» J'acquiesce en grognant de manière à peine audible.

Autrefois femme de ménage, le vacarme de l'aspirateur lui rappelle son ancienne vie. Je vais obtempérer sans rechigner même si notre entente est bafouée : d'ordinaire, je m'occupe du lavage et de l'époussetage; elle de la vaisselle et de l'aspirateur, alors que nous cuisinons ensemble.

Je me hisse hors des couvertures, sens le tissu râpeux de la descente de lit sous mes pieds. Je vois du coin de l'œil ma silhouette défiler dans le miroir en allant ouvrir les rideaux. Aujourd'hui encore, je devrai me contenter de mon visage aux traits ni beaux ni laids, de mon corps frêle et banal que je trouve si imparfait. Je replace quelques mèches de cheveux.

*La lumière fade du néon
Dans une pièce aseptisée
Mon image dans le miroir
Mon sourire chavire glisse dans le lavabo
Et s'enfuit dans les tuyaux
Les petits pots comme son tremplin et mon salut
Tel un trésor derrière le miroir*

Cyclopentasiloxane

Disodium et glutamate

Les pommettes l'arête du nez les joues

Le front et le menton

Je camouffle dissimule

Derrière la rondeur des récipients

Rengaine quotidienne

Immuable

La contrainte se transforme en espoir

D'une beauté éternelle

Hydroxide d'aluminium

Disteardimonium hectorite

Cetyl PEG-10 dimethicone

Recette noire et huileuse

Un goût de pétrole

Me laisse satisfaite

Je ne sors jamais sans

Ma confiance ne me suffit pas

Polydimethylsiloxethyl

Polyglyceryl

Docilement

Payer pour les marques

Maybelline

Revlon

L'Oréal

Rimmel

Garnier

Ne pose pas de question

Phenoxyethanol

Cl. 77426, Cl. 77499

F.I.L. K32376/3

Un dernier regard dans le miroir

Replace tout rien n'y paraît

Et fait semblant de ne pas connaître

La liste des ingrédients

Et on éteint la lumière

Et tout recommence

Je fais entrer jour dans la pièce. La hauteur nouvelle des bancs de neige ne me soutire plus un sourire comme avant, lorsque la perspective d'aller me construire un château comme dans les films de Disney me titillait. Je vois à peine la beauté de ce paysage nordique, figé, d'une simplicité désarmante. Si j'étais dans un état d'esprit plus enjoué, je remarquerais les douces volutes sculptée à même ce panorama par le vent pendant la nuit particulièrement glaciale. Grand-maman trotte déjà dans cet amas blanc.

Je glane quelques instants encore, n'osant pas attaquer la journée qui

s'amorce.

*La vie se compose de tristesse
Comme de joie
En filigrane
Accrochés au mur
Des deuils enfilés
Sur une corde à linge*

*Moi dissimulée sous la couette
Et le tic-tac
Qui appelle le jour*

*Souliers alignés
Commodes rangées
Des rideaux qui filtrent
La clarté
Le bois du plancher
Donne à voir le dehors
Figé tué*

*Des murs où pend ma liberté
Où mon souffle patient
Tempère mes colères*

*Le comptoir nu
Où s'épanchent mes envies
Et la salle de bain*

Où je m'immobilise un peu

*J'attends dans ma coquille
Ce tremblement de cœur
Seules les ombres du téléviseur
Pour me distraire*

*J'ai la tête trouble
Pesante et douloureuse
Une eau qui tarde à décanter
Et je saigne
Depuis longtemps
Comme une bête sacrifiée
Par eux
Et leurs mots dans ma tête
Mes replis internes ondoient*

*Les livres ne me sauveront plus
Leur densité ne m'émeut plus
Je n'ai pas le courage
De tendre la main vers eux
Comme la conquérante de jadis
Je préfère la peinture
Et y distille mes angoisses*

Mon décor comme réponse

Autrefois, ma mère et moi partagions le lit simple qui occupe encore une bonne partie de ma chambre. J'utilise encore les commodes de son enfance. Je ne suis pas encore décidée à les repeindre.

Des livres s'accumulent un peu partout, des notes de cours, de la paperasse. Je ne me résous pas à jeter un tas de journaux et de revues littéraires. J'ai encadré une aquarelle peinte au secondaire, malgré les défauts que je lui reproche : une ferme au toit rouge et un champ en plein été. Sinon, il n'y a plus aucun vestige de mon adolescence dans cette pièce; pas d'affiche de groupe de musique ou d'acteur célèbre. Seul mon couvre-lit bariolé orange, rose et blanc procure une touche de jeunesse.

Sous mon poids, le plancher en bois foncé craque depuis aussi loin que je me rappelle. Mes murs blancs réfléchissent la lumière grâce à la fenêtre, mal isolée en hiver. À mon bureau, je me laisse d'ordinaire baigner par la chaleur du soleil avant d'être absorbée dans mes travaux. Je m'emmitoufle alors dans ma doudou pour me prémunir du filet d'air qui me glacerait autrement.

Après un déjeuner rapide, du gruau aux pommes et un verre de jus d'orange avec pulpes, je m'attelle à l'aspirateur. Le café devra attendre, il me donnerait encore plus chaud de toute façon. Je terminerai par la chambre de mon aïeule. Grand-maman garde les rideaux fermés en permanence. Je ne fouille plus dans les tiroirs pour y dégoter des trésors, pourtant sans grande originalité ou valeur. La photo encadrée de notre dernière chatte, morte à dix-neuf ans il y a quelques années, est encore posée sur la table de chevet, près d'un verre d'eau et de la Bible. De vieilles bouteilles de parfum que Joséphine ne porte jamais plus, un autre de ses trésors, sont disposées sur un plateau d'argent sur une commode. Le rose de la décoration est devenu fade avec les années sans jamais que grand-maman ne manifeste l'envie de faire quelque amélioration. Il faut dire que nous n'avons pas beaucoup de sous. Il flotte dans l'air l'odeur d'un vaporisateur acheté à l'épicerie, que j'associe depuis toujours à un effluve réconfortant.

Je ne suis plus entrée dans cette chambre depuis des mois. Tout est rangé, en ordre. Trop. Ma grand-mère est une maniaque du ménage et de la

propreté, auxquels j'ai été assujettie malgré moi. À vingt-quatre ans, je sais gérer ses obsessions, mais encore enfant, j'en ai souffert. Elle ne comprenait pas mes réticences et déversait sur moi son fiel.

Je veux en finir au plus vite. Je ronchonne tout haut. Si je m'écoutais, je ne passerais pas sous le lit de Joséphine, mais je culpabilise d'avoir accompli un mauvais travail partout ailleurs. Je m'exécute à contre cœur.

En retroussant l'édredon moussu, je tombe sur un contenant dont j'ignore l'existence. Une vieille boîte carrée argentée. Mon visage déformé s'y reflète. Le couvercle est embossé : un nom entouré d'un ovale, Delavre. Petite, j'ai joué bien des fois sous ce lit, mais je ne me souviens pas d'une telle boîte. La tentation est trop forte. J'ouvre.

Je découvre neuf carnets de couleurs et de formes multiples. Les trois qui sont colorés contiennent des poèmes, les autres, noirs, un journal et des notes de recherches. Sur la première page de chacun, le prénom de ma mère. Je suffoque. Des dates : 1987, 1988, 1991... Et Joséphine qui n'a rien dit!

Pourquoi grand-maman ne s'est-elle pas débarrassés de ces carnets, comme à peu près tout le reste ayant appartenu à sa fille? Qu'attendait Joséphine pour me les montrer?! Voulait-elle que j'en fasse la découverte après sa mort? Je me sens trahie. J'ignore où ma grand-mère a caché cette boîte durant toutes ces années. Quel dupe de ne pas être tombée dessus avant!

Je sais que ma mère et Joséphine ne s'entendait plus du tout, lorsqu'elle a disparu. Ma grand-mère a tiré un trait sur tout ce qui l'a concernée, à l'exception de ces carnets. Je doute qu'elle en ait fait la lecture. Qu'y aurait-elle découvert, de toute façon? Elle ne sait pas lire la poésie et n'y aurait vu que des élucubrations.

Je me surprends à lire des poèmes au son ininterrompu de l'aspirateur. J'admire l'écriture à la fois ronde et en pattes de mouche de ma mère. Sans fautes d'orthographe. Sans ratures. Des traits peu élevés et à peine fleuris pour exprimer une langue cadencée et rythmée. Une harmonie inspirée et achevée qui s'étale dans de petites pages sur un papier de

qualité. L'image que je me fais de ma mère ressemble aux caractères patiemment formés : précis, doux, timides. Je carabine du regard la svelte écriture, changeante selon le sujet abordé, les saisons et les années. Je veux me perdre dans ces carnets, comme je me serais perdue dans les caresses de ma mère, lorsque j'avais le désespoir au ventre. Mon intérêt tourne à la fixation.

Je finis à la hâte ma corvée, replace le contenant vide sous le lit. J'empoigne avec une force et une rapidité qui m'étonnent les carnets recouvert d'un tissu lisse et un peu rugueux. Je les cache sous mes propres couvertures. J'ai énormément traîné. Grand-maman se pointe alors que je range l'appareil. Le ménage de notre quatre et demi typiquement montréalais, mais surtout ma découverte, m'ont exténuée.

Prétexter mes études pour m'enfermer dans ma chambre est aisé. « Tu me coûtes cher, me répète Joséphine tel un leitmotiv. Il faut rentabiliser ça. » Chaque fois, je passe outre la pointe de méchanceté qu'elle m'adresse. Mon amie Marie-Anne est scandalisée lorsque je lui rapporte ce genre de paroles. Moi, je ne m'en formalise plus : ma grand-mère vient d'une autre époque. Je n'arrive pas à quitter le seul membre de la famille qui me reste. Et puis, c'est une opportunité de ne pas avoir de loyer à payer jusqu'à ce que j'obtienne mon diplôme.

Je m'installe sous les couvertures, appuyée sur un oreiller contre le mur. Si elle me voyait, Joséphine dirait que j'abîme mon dos.

CHAPITRE 2

La Nouvelle-Orléans

Je m'isole dans ma chambre. Je ne me rends pas à mon séminaire sur la littérature au féminin. Ma grand-mère n'y voit rien de suspect. Je reprends tous les carnets depuis le début. Comme je ne veux pas gâcher la version originale, je prends des notes sur des feuilles mobiles, un gribouillis qui ne me servira à rien, difficile à remettre dans le bon ordre. Je relis mes passages préférés, une, deux, trois fois.

Le Soleil et la Lune
Et le changement se produisent en moi.

Le bruit des autres
L'ailleurs incessant
Le cycle des planètes
Se déroulent sans moi
Se déroulent
Et pourquoi?

Le Soleil et la Lune
La cacophonie des choses.
Montréal. Sans vie.
Mais la vie
Retrouvée
Dans tes lignes

Le Soleil est en Lune

Parce que je ne sais pas, moi
Je n'ai pas atteint
Ce qui ferait de moi
Un être à part entière.

Souvent je pleure en lisant les lignes qui traduisent la détresse de ma mère. Mais j'absorbe aussi les mots avec délectation, comme une droguée longtemps privée de sa dose. Enfin soulagée. Chaque page vibre en moi. Je recolle les morceaux du passé de ma mère. La musique des vers impose une cadence à mes confuses journées d'hiver. Leur rythme m'envahit et j'y vois comme une oasis. Les eaux troubles décantent. Le labyrinthe tortueux se dénoue. J'ose croire que la quête de mes origines entame son voyage final.

Enfin, je comprends d'où me vient ma manie, mon besoin profond de composer des vers. Moi, cette étrangère habitant sous le toit de Joséphine. Je ne savais rien de cette pratique chez Émilie. C'est un peu comme me redécouvrir moi-même.

Émilie s'est enfuie. Maintenant, c'est pour moi une évidence. Je n'ai jamais cru à la thèse du suicide. Elle est en vie. Je le sais. Une mère aimante comme elle ne peut pas s'être enlevé la vie. Il n'y a jamais eu de corps retrouvé. Mon espoir, jamais éteint, s'active de plus bel. Un kidnappage? Non. Mon esprit n'est pas assez lugubre. D'ailleurs aucune rançon n'a été demandée; aucun signalement; pas de témoin. Je ne dérogerai plus à mes convictions. Mon instinct et mon cœur me disent que je découvrirai bientôt la vérité. L'enfant inconsolée que j'ai été prendra sa revanche.

En fin d'après-midi, quand le ciel d'hiver se teinte de son encre au-delà de l'horizon, page blanchie par la neige nouvelle, je lève le nez pour la première fois des carnets. Ma vision s'embrouille. Les lumières supplémentaires n'y peuvent rien. J'ai mal au dos, aux jambes, aux coudes. À plusieurs reprises, des fourmis ont couru sous mon épiderme. Les coussins déformés et mes draps en bataille dénotent d'un désordre auquel

je n'ai d'ordinaire pas le droit de me laisser aller. Je jette un œil sur la voie maintenant déblayée ponctuée de lampadaires. Je n'ai rien entendu du bruit des lourdes machines qui ont ratissé les rues de la métropole. Si je ne sors pas bientôt de mon mutisme, ma grand-mère va s'inquiéter.

Dans tous les gestes de Joséphine, toutes ses paroles, je n'ai jamais arrêté de débusquer une part d'Émilie, sans rien pouvoir vérifier. Je possède des indices plus que jamais. Ils éclairent ma propre façon d'être. Ainsi cette vague à l'âme qui m'envahit parfois, ma mère aussi l'a connue. Je replonge, j'en oublie tout.

Ma grand-mère m'interrompt pour souper. Évidemment. Par chance, elle n'aperçoit aucun des carnets, en entrouvrant la porte. Avant de me rendre à la cuisine, je me résous à adopter l'air le plus normal possible. Je prends une grande respiration et sors.

Depuis quelque temps, Joséphine réduit ses portions. À peine le repas entamé, elle repousse des bouchées du bout de sa fourchette. Elle est incapable de terminer la moindre assiette. Ma grand-mère semble plus frêle que jamais. Son dos est devenu un point d'interrogation perpétuel. Ses doigts autrefois grâciles sont désormais douloureusement boursoufflés par l'arthrose. La peau de ses mains, fine comme du papier, est striée de veines bleues et gonflées.

Grand-maman prend grand soin de sa chevelure d'un blanc argenté. Elle se rend chaque semaine chez son coiffeur, le même depuis plus de trente ans. «C'est un menu plaisir que je m'offre, le seul», se plaît-elle à répéter. Bien calée dans son siège et laissée entre les mains de son serviteur, elle prend ainsi le pouls des ragots du moment. Joséphine répète que les privations qu'elle a subies pendant la Deuxième Grande Guerre l'ont marquée à jamais.

Grand-maman prend de l'âge et plus que ses cheveux immaculés et ses rides charmantes me l'indiquent. Malgré son aigreur, je prends soin d'elle, par habitude et par devoir. Assise à ses côtés, je m'efforce de converser pour ne pas éveiller de doute quant à ma trouvaille oh! si précieuse.

— Il y a longtemps qu'on avait reçu autant de neige que la nuit dernière.

— Je ne te le fais pas dire!, me répond Joséphine. C'était toute une marche, tout à l'heure. Je me suis promenée avec de la neige dans les bottes.» Le silence plane quelques instants. «Je vais me rendre à l'Oratoire demain», m'informe-t-elle dans un soupir.

Depuis le départ de maman, Joséphine va y prier toutes les semaines, parfois à plus d'une reprise. Autrefois, ma main dans la sienne, elle m'emmenait. Nous grimpions les interminables marches d'un pas lent, puisque ma petite carcasse la ralentissait. Alors dans la soixantaine, bien qu'encore en forme, grand-maman n'arrivait plus à me porter.

Malgré les insistances de ma grand-mère, je tenais rarement en place. Fatiguée de se battre, elle me laissait arpenter les allées. Je m'immisçais partout. Elle, elle demeurait agenouillée, les yeux baissés, à la fois sérieuse et triste. Je me revois attirée par les lampions rouges telle une mouche. Leur flamme vacillante et les coffrets pour les dons me fascinaient. J'imaginais une fortune à l'intérieur. Je revenais vers Joséphine pour lui quêter des pièces de monnaie ou lui poser des questions qui résonnaient dans tout l'édifice.

D'ordinaire, en entendant ma voix fluette et persistante, un prêtre venait vers nous, s'asseyait auprès de ma grand-mère. Ils discutaient jusqu'à ce que je devienne insupportable. Pour moi, cet inconnu à l'air grave voulait trop en savoir. Vers dix ou onze ans, j'ai refusé nos escapades religieuses à l'Oratoire, même si les cierges que nous allumions entretenaient mon espoir de revoir Émilie.

— Qu'as-tu étudié, aujourd'hui?, me demande Joséphine.

— Oh, un peu de tout.

J'entreprends de débarrasser la table pour faire diversion. « Laisse tout ça, fait grand-maman. Retourne plutôt à tes livres. » Une fois de plus, j'obtempère, mais le sourire aux lèvres pour une fois. Ma culpabilité me fait me retourner dans mon élan. J'aperçois alors l'air fatigué de Joséphine

et ne dis rien plus.

Toujours un peu plus, la voix de ma mère qui se fraye un chemin dans ma tête. Je veux l'entendre toujours davantage. Dans le cocon de ma chambre, je m'approprie une douleur, la sienne, qui éclaire le méli-mélo de mon esprit et de mes tripes. Le plus difficile était l'incertitude autour de la disparition d'Émilie. J'ai tout essayé pour y trouver un sens. Plus jeune, je me comparais aux autres. Ceux avec un père et une mère. Le manque était chez moi une autre nature.

Bien sûr, je me pose des questions sur mon père, ce fantôme. Mais l'absence de ma mère laisse un plus grand vide. Parce que ma grand-mère me parle d'elle; parce que j'ai de courts éclairs de réminiscence; parce que les photos, ces souvenirs cruels fixés aux murs du couloir. Désormais à ces images encadrées, je peux juxtaposer les poèmes. C'est tout ce je sais sur ma mère. Sans doute y a-t-il d'elle au fond de moi aussi. Avec les carnets, ce sont mes souvenirs qui prennent vie, s'enflamment et brûlent tout sur leur passage. Des marionnettes qu'on active enfin, délaissées si longtemps... Je veux ma mère auprès de moi, comme maman, comme amie, même si je suis parfois peinée par le ton méchant qu'elle emploie.

Dérive d'une pensée.

Où va-t-elle, cette pensée?

Désir de créer, d'alourdir mon présent.

Cet enfant pèse déjà trop lourd en moi.

Les mots sont là. Je suis là.

Je murmure à tous les vents

Vous ne ferez pas

ce que vous voulez de moi.

Quand Joséphine se remémore sa fille, elle ne parle jamais de la souffrance qu'elle devait avoir deviné chez elle, ni de la sienne de l'avoir

perdue. Le contraire lui briserait sans doute le cœur. Dans ses poèmes, sa fille affiche sa fragilité, celle qu'elle n'osait pas partager ailleurs. Elle était si brillante, si éduquée pourtant... Un doute qui la rongait se tapissait au fond d'elle. Mais quelque chose m'échappe encore.

Je n'ai tout à fait pas échappé à cette instabilité congénitale. Mais moins qu'elle, me semble-t-il. Je suis plus forte qu'elle. Est-ce Joséphine qui se montre moins dure avec l'âge? La relation mère-fille se révèle parfois asphyxiante... Être orpheline, j'en ai fait une force. Je suis une rescapée. Ma mère, affaiblie, a connu de nombreuses déceptions et s'est perdue en cours de route.

Outre les facettes cachées de la personnalité d'Émilie, je remarque certaines redondances. À plusieurs reprises, elle mentionne un lieu dont j'ignore à peu près tout : La Nouvelle-Orléans. Tel un appel ou une rengaine, ma mère nomme la capitale de la Louisiane. Un ailleurs paradisiaque, sous sa plume.

Comprends

Que tu as encore accès à mon cœur

La plus petite fissure qui s'est créée en toi

Se répare à travers moi

Encombre-toi de ma présence

Comme si tu flottais dans une mer spacieuse

Appelle les mouettes

Regarde-moi

Apprends à me déchiffrer

Ne fuis pas les frontières

Enceinte de moi, Émilie souhaitait fuir sa vie montréalaise. Je ne peux plus ignorer la vérité : ma mère n'a plus voulu de moi, pourtant

inoffensif, encore au fond de ses entrailles. La lourde Montréal lui pesait. Pas même son enfant ne pouvait l'empêcher de détester la métropole.

Je souhaite avoir pu la réconforter, mais à cinq ans à peine, qu'aurais-je pu faire? Et puis, je suis aussi une victime, sa victime. J'en paye toujours le prix. Mais je me refuse à en vouloir à Émilie, maintenant moins que jamais. Au moment où j'ai une porte ouverte sur son âme. Je ne ternirai pas davantage l'image que je conserve de ma mère. J'ai envie de la serrer dans mes bras. Des heures durant, conscient de ses blessures. Je le sais : les secrets d'Émilie ont eu raison d'elle.

Je n'ai pas encore osé me mettre à lire le contenu des autres carnets, m'attendant à un aveu grave. À tout hasard, j'ouvre une page du journal et tombe sur des mots qui me mettent tout de suite le cœur en pièces : « J'ai si honte! J'AI SI HONTE!» Heurtée, je referme le carnet aussitôt. Je remets leur lecture à plus tard, me concentre pour l'instant sur la poésie.

Je vois comme une douce ironie que toutes ces années d'études en littérature débouchent sur une lecture qui me ramène à ma mère, à mes racines. Tout ce temps pour apprendre à déchiffrer les textes, lire entre les lignes les épanchements des autres, afin d'y déceler des signes qu'eux-mêmes ne savaient pas qu'ils laissaient. Jamais dans mes rêves les plus fous ai-je pensé à une telle utilité, aussi grave qu'essentielle, de mon parcours académique. Je ne savais d'ailleurs pas où j'allais, les bras chargés de diplômes.

J'étais devenu imperméable aux histoires des écrivains, par lassitude, mais peut-être aussi parce que mon manque de connexions et de réponses par rapport à mon passé m'empêchait d'avancer. J'ai trouvé une clé, non pas sur les bancs de l'université, à écouter dissenter d'imminents spécialistes, mais dans les décombres de ma grand-mère, aux travers d'une écriture jamais encore publiée.

Il se fait tard, mais je relis certains passages. Peu de temps avant la disparition de ma mère, soit du 3 janvier au 2 avril 1991. À cette époque, son écriture s'intensifie. Les mentions de La Nouvelle-Orléans se font aussi plus présentes. Et bang! Le 5 avril, Émilie disparaît et laisse ses

carnets et ses autres biens derrière elle. Tout en fait.

Un marque attire mon regard. Je ne l'avais pas encore vue. Une petite inscription sur la dernière page du troisième carnet de poésie me fait bondir :

Boule de suif

Clarkson's Bookstore

C'est l'indice qui manquait. Je me catapulte hors du lit. Je trébuche sur mon édredon qui gît par terre. Mon ventre heurte ma chaise et me laisse une côte endolorie. En me frictionnant, j'allume l'ordinateur. Je débuse toutes les librairies Clarkson des États-Unis. Il en existe deux : dans l'État de New York et... en Louisiane! Mais je dois me reposer. Je dois continuer à vivre un peu normalement et refermer les carnets.

Les camions de pompier et les patrouilles de police compliquent mon repos qui s'annonçait difficile de toute façon. Une fois la tête sur l'oreiller, j'amplifie toujours tout. Je ne m'enlève pas de la tête La Nouvelle-Orléans. Ces indications ne sont pas fortuites. Et que dire de la mention de la librairie?

Petite, j'étais si effrayée par les monstres ou les serpents sous mon lit... C'était ma mère qui me réconfortait, puis ma grand-mère a pris le relais. Qui sait? Peut-être est-ce Émilie qui a besoin de moi aujourd'hui.

À mon réveil, les faits me sautent au visage. Ma mère s'était-elle enfuie à La Nouvelle-Orléans? Je me torture les méninges. Cette idée m'apparaît de plus en plus plausible. Tout concorde. Sa mélancolie et son envie de voir ailleurs, les dates de ses poèmes... Ma mère a voulu changer de vie. Et s'il y a la moindre chance qu'elle soit là-bas, toujours en vie, je dois en avoir le cœur net.

J'ignore si ma grand-mère a lu les carnets, mais elle ne s'est jamais rendue en Louisiane. En admettant qu'elle connaît leur contenu, ce dont je

doute, elle n'a jamais tiré les mêmes conclusions que moi. Ma grand-mère n'est pas vraiment sensible aux arts et aux tremblements du cœur. L'analyse de texte, c'est *ma* spécialité, après tout. Avec son esprit pragmatique, grand-maman n'a pas su déchiffrer les poèmes, pas plus que les pensées tourmentées de ma mère. Jamais elles ne se sont comprises! Au moins, Joséphine a eu la présence d'esprit de conserver les carnets...

Très vite, tout se met en branle. Mon instinct me pousse vers cet état du Sud. Je décide de m'y rendre au plus tôt. Je ne parviens pas à m'ôter cette idée de la tête. Je DOIS me rendre dans cette librairie et poser mes questions. Je ne suis pas impulsive d'ordinaire. Ma grand-mère m'a toujours enseigné à prendre des décisions posées. Je décide d'aller à l'encontre du destin choisi par Joséphine, cette fois.

Je rallume mon ordinateur portable et magasine mon billet d'avion avec mon budget limité. Un hôtel dans le centre aussi. Mon passeport est à jour. Je le conserve bien à l'abri dans un étui en cuvette déniché dans un marché aux puces. Sur ma photo, j'arbore un air bizarre où je pince les lèvres. Ensuite je me procure un guide de voyage sur la Louisiane. La tempête calmée, je n'ai plus aucun mal à me déplacer dans les rues du Centre-Sud. Je me rends à la librairie la plus proche, bien qu'elle ne soit pas ma préférée. Je tremble en passant mon doigt sur les titres des rayons et tente de garder mon calme devant le commis de caisse.

De nouveau chez moi, j'apprends la nouvelle de mon départ à ma grand-mère.

— Tu sais, la semaine de relâche approche et j'ai pensé que ça me ferait du bien de prendre des vacances. J'ai pensé à La Nouvelle-Orléans, en Louisiane.

— Ah bon?, fait-elle d'un air à peine suspicieux. Tu n'as pas l'air fatigué pourtant. Surtout aujourd'hui. On dirait un monstre à batteries! Qui sera avec toi?

— Oh, j'irai seule. Ce n'est pas risqué du tout, comme endroit, tu sais?

— Arrg, la jeunesse...!, dit-t-elle en hochant la tête. Plusieurs de tes amis ont voyagé seuls. Bon, tu es une adulte. Je me disais que je dois apprendre à te laisser plus de liberté. Et je sais combien d'énergie tu mets dans tes études. Je ne vois pas comment je pourrais refuser.

— Merci, grand-maman.

Je savais que Joséphine ne m'offrirait pas de m'accompagner. J'étais prête à argumenter davantage. Soulagée, je m'isole à nouveau.

La perspective de revoir ma mère me donne mal au ventre et à la tête. Ma vie s'engagerait alors dans un tournant drastique. Un sentiment puissant m'envahit.

Bien sûr, j'en ai déjà voulu à mort à Émilie. Il y a quelques années, je n'avais pas la force de la comprendre, de lui pardonner. Bien que j'ai évité la fameuse crise d'adolescence, j'ai détesté ma mère, éternelle absente. Je ne pouvais pas l'exprimer devant Joséphine, par contre mes amis ont entendu mes doléances. Aujourd'hui je suis prêt à retrouver ma mère. Davantage mature et grâce aux carnets, ma compréhension d'elle s'est approfondie.

La semaine de relâche arrive enfin. Je m'envole pour La Nouvelle-Orléans et passe par un transit à Chicago. Mon un projet est complètement fou, basé sur quelques faibles indices. Je me laisse pourtant guider. Mon envie de risques ne peut pas être réprimée cette fois. Mes amis rêvent de trouver un emploi, un amoureux ou une maison. Moi, je souhaite résoudre les mystères du passé de ma mère que j'ai d'entortillés à la cheville. Rien d'autre ne compte vraiment.

*J'ai construit un vitrail pour me cacher ma vie
Il n'y a plus que nulle part où je puisse m'en aller
Me camoufler, me consoler
Il n'y a plus qu'un vide*

J'emporte avec moi les carnets et des vêtements pour une dizaine de jours, dans une valise à roulettes empruntée à Marie-Anne. Ma garde-robe est composée d'aubaines glanées ici et là. Elle est choisie pour passer incognito au travers du quotidien. Je n'exclue pas de rester plus longtemps et j'ai un billet ouvert au cas où.

À l'aéroport, seule, je croise des jeunes, nomades, leur énorme sac à dos alourdissant leur démarche. Grand-maman me croit l'un d'eux, le sac en moins. Elle s'inquiétera pour moi, mais je lui ai promis de lui téléphoner. Moi non plus je ne suis pas tranquille. Son état de santé me préoccupera pendant tout mon périple.

Durant le vol, je tente d'élaborer une fois de plus un plan précis. Mes pensées sont sans cesse interrompues par la perspective de revoir Émilie. Ce moment, je le désire, mais m'effraie. Au creux de mon ventre, j'ai tantôt une boule de feu, tantôt un caillou glacé et lourd.

L'aéroport de La Nouvelle-Orléans. Je me tiens près du carrousel à bagages. L'attente est pénible à faire le pied-de-grue. Un orchestre joue des airs connus de charleston et de jazz. L'ambiance est à la fête. Même si je suis accueilli en touriste, je n'en suis pas un. Je m'apprête à arpenter la ville à la manière d'une enquêteuse.

Une concentration de Noirs plus intense qu'à Montréal, attire mon attention. Une petite fille aux cheveux crépus m'observe, fusionnée à la cuisse de sa mère. Je plante mon regard dans le sien et, l'espace d'un instant, plus rien n'existe autour de moi. Le bruit des bagages qui tombent avec fracas sur le tapis du carrousel m'éveillent de ma torpeur.

Je récupère ma valise, puis pivote pour trouver un signe de sortie. Une épaisse solitude me tombe dessus d'un coup. Mes jambes deviennent molles. Je crois sortir de mon corps. Personne dans cette ville n'a cure de ma présence. Je ne peux m'en remettre qu'à moi. Pourquoi dois-je m'imposer ce retranchement? La musique entraînante me garde de sombrer dans mon abattement. Mes yeux s'humidifient alors que je suis un corridor étroit. Je repère à travers mes larmes qui ne coulent pas les autobus qui mènent au centre-ville, moins chers que les taxis.

Je suis debout depuis les petites heures, mais je ne parviens pas à m'assoupir à cause de l'intense air conditionné dans l'autobus qui me glace le sang. Alors que je commence à m'assoupir, un anglophone assis derrière moi me réveille. Il s'exclame à la vue d'un gigantesque stade blanc et rond, le Super Dom. Apparemment, c'est là que joue l'équipe des Saints. Je n'ai jamais entendu parler de cette équipe au nom révélateur.

Les bâtiments se densifient peu à peu. L'excitation s'empare de moi à mon tour. L'architecture me frappe déjà par ses différences d'avec la nordique Montréal. Je n'ai jamais voyagé et je regrette maintenant de ne pas l'avoir fait plus tôt. Je me cramponne au siège rugueux devant moi afin de mieux voir le paysage bétonné. Le trajet du véhicule achève et je pourrai enfin respirer l'air que j' imagine à la fois marin et épicé de La Nouvelle-Orléans.

Le vent m'illumine

Comme

Un feu de broussaille

Le centre-ville défile devant mes yeux et ces dernières minutes à zigzaguer à me tiennent en haleine. À chaque coin de rue, je crois le moment venu, mais il est sans cesse repoussé, puis encore. Le moteur cesse enfin de ronronner et offre un répit à mes patients tympanes. Les plus excités, dont je fais partie, se bousculent un peu pour descendre d'abord. Nous faisons du coude pour récupérer notre valise. Je tiens dans ma main tremblante un bout de papier froissé avec l'adresse de mon hôtel. Je me mets en marche. Le son de mon bagage roulant est un bruit de fond qui me suit. L'adrénaline me pousse en avant et les émotions se mêlent au fond de moi. L'idée qui ne me laisse jamais en paix, celle qui me ronge, c'est surtout qu'Émilie ne veuille pas me voir. Je me prépare au pire.

Je lève les yeux vers les indications des rues. Le français omniprésent de la toponymie donne des airs de déjà-vu : Saint-Pierre, Dauphine, Bourgogne, Toulouse, Rempart, etc. Selon mon guide, dont j' imagine que la couverture lustrée ne tardera pas à se racornir, le français

n'est que rarement parlé dans les lieux publics. En revanche, il l'est bel et bien dans les cocons familiaux, derrière les murs des maisons d'apparence créole. À La Nouvelle-Orléans, les cultures se mélangent et s'harmonisent : africaine, créole, espagnole, française, américaine et acadienne. Parmi les habitants, 21 % sont d'ascendance francophone sur près des cinq millions qui composent l'État.

J'arrive sans encombre à destination, rue des Ursulines, dans le Carré français. L'hôtel, mon refuge deux étoiles pour les dix prochains jours, n'est pas miteux, comme je l'avais craint. C'est un édifice mince qui se confond aux autres. Il compte trois étages et moins d'une dizaine de chambres. Le tarif est raisonnable pour ce que je suis sensé obtenir. Je ne peux pas m'empêcher de douter de la fiabilité du site Internet où j'ai fait la réservation.

La réceptionniste dormait, jusqu'à mon arrivée. Elle m'accueille avec un air fripé et un peu renfrogné. Elle s'affaire à son écran en me tournant le dos. Autour de moi, la couleur ocre se répand partout : du tapis au plafond en passant par les deux causeuses en faux cuir et la table à café de l'entrée. Une affiche indique « Broken » sur le devant d'une distributrice à café. «Your bedroom is at the end of the corridor», m'indique la réceptionniste sans cérémonie.

Dans ma chambre surannée, rien à redire, à part les quelques insectes au fond du bain. Le petit-déjeuner continental est servi dès six heures de l'autre côté du mur en carton. Misère! Moi qui ne suis pas une lève-tôt...

J'entreprends de défaire ma valise, même si c'est un peu absurde. Ensuite je ne résiste pas à l'appel des rues animées. Je me doute bien que ce n'est là que la première de plusieurs escapades à venir. J'apprends rapidement à m'orienter dans le quartier bruyant et coloré. Je me sais en sécurité dans ce coin hypertouristique. Grand-maman n'a pas à s'en faire.

J'arpente la rue Dauphine. L'esprit créole et une culture vivifiante m'interpellent déjà. À l'heure du midi, ces voies sentiront les grillades et grouilleront de touristes. Sur mon passage, les balcons forgés, les couleurs dynamiques des devantures d'édifice. Le carnavalesque tout au long de

l'année. L'espace de quelques instants, je me perds dans mes observations. Facile de flâner ici, de perdre la notion du temps. Il règne un esprit chic, accentué par la propreté des rues. Toute parée est La Nouvelle-Orléans afin d'accueillir sa manne de touristes annuelle. La nuit tombante, je me rassasie avec un repas typique, un *Po' boy*, un sous-marin chaud au bœuf rôti. Mais le pain sec est trop gros par rapport au reste et j'en jette plus de la moitié. Quand les bars commencent à se remplir, je retourne à l'hôtel.

Une histoire embrunie

Par rien

Par tout

Ma tête à tous

Je n'ai pas assez de cran

Pour m'imaginer ce paysage

À toute vapeur

En tous lieux

En toute clarté

Soleil, carnaval et...

Le sommeil tarde à venir. Je tourne et me retourne dans mon lit. Si je ne réussis pas à retracer Émilie avec l'aide de quelqu'un à la librairie Clarkson, je devrai contacterai les autorités locales. Depuis la disparation de ma mère, j'ai peur de la police. Et puis j'ai du mal avec l'accent louisianais. À l'aéroport, j'ai aperçu des agents et je préfère les éviter. Toutes ces questions grugent plusieurs heures de mon précieuse nuit, entrecoupées par des cris de gens qui festoient en ce jour de semaine. Puis tout s'évanouie.

Dormir, là où je m'oublie.

Dormir plus. Aller où? Je ne sais pas.

Ou plutôt : je le sais.

*Y a-t-il une frontière à franchir
Pour que le sommeil rende la vie plus agréable?
Dormir. Dans cette eau, eau où l'être n'est plus.
Je ferme les yeux pour cette fois.*

CHAPITRE 3

La librairie Clarkson

Mes recherches débute avec un arrêt au fameux «Clarkson's Bookstore», la première étape dès que je termine un déjeuner très sucré : quelques brioches à la cannelle emballées individuellement et du chocolat chaud. Me connaissant, je sais que cela servira à peine à me soutenir jusqu'au midi. L'adresse est notée sur un bout de papier en plus ou moins bon état, un de plus. Je déroge à plusieurs de mes bonnes habitudes. Que quelques coins de rue à franchir puisque la librairie est à environ un kilomètre. Sur le chemin, je me dis que, maintenant reposée, je suis prête à entendre le meilleur comme le pire. J'avance tête première. Le cœur me débat. Je répète mon discours en anglais, comme une ritournelle, que j'espère invitant à m'aider.

La devanture brune de la librairie Clarkson m'apparaît bientôt. Sous le nom du commerce, je lis «Since 1960». Je franchis la porte et des doutes m'envahissent. Long d'une vingtaine de mètres et profond de trente, le magasin possède un stock substantiel et probablement rare. À qui veut bien fouiller, c'est le genre d'endroit où mettre la main sur des trésors, comme seuls les libraires passionnés savent dénicher. Je devine la bataille contre les grandes surfaces. Des étagères bigarrées et parfois poussiéreuses, une large bibliothèque vitrée et cadenassée contenant des œuvres de collectionneurs ainsi que des néons clignotants composent le décor. Je tombe amoureuse du «Clarkson's Bookstore».

Six tables accueillent des piles d'ouvrages et des présentoirs. Au fond, un vieil homme l'air totalement absorbé dans un livre, enfoncé dans un divan en cuir vert délavé. Des portes battantes de style saloon dissimulent une salle où des boîtes en carton jonchent le sol. Près de moi, le regard rivé vers un rayon, un petit garçon suce son index et son majeur avec le calme d'une statue.

Je m'apprête à servir mon discours à la commis, une très jeune femme derrière le comptoir-caisse perchée sur un tabouret. Maigre à

l'extrême, les cheveux lisses d'un blond platine, elle détonne en ces lieux. Sans même lever les yeux, elle marmonne un bonjour en anglais avec l'accent du Sud. À ma voix qui la salue, elle relève la tête. J'aperçois alors un épais rouge à lèvres et une ombre à paupières trop lourde. Je tends le carnet d'Émilie ouvert à la page de l'indication.

Je lui explique ma situation et le but de mes recherches. Elle me répond qu'elle est la nièce du propriétaire et qu'elle le remplace de temps en temps. Elle ne connaît pas bien la librairie. Pour parler à son oncle, elle m'invite sans trop de politesse à revenir demain. L'attitude détachée de cette fille me décontenance. J'aurais préféré parler à quelqu'un d'un peu plus aimable et, surtout, avoir mes réponses tout de suite. Est-ce le début d'une longue série d'épisodes malheureux?

Café froid

Matin mort

Il n'y a rien

Rien ne m'a indiqué

La couleur des jours

Dos chaud

Tête au plus profond

Tu m'abrites en un contour

Celui de tes mains

Lourdes tâches que tes aveux

Il est encore tôt dans la journée. Je dois trouver une façon de rentabiliser mon temps. J'entame des recherches sur les poètes louisianais francophones. Qui sait, peut-être en trouverai-je un qui a côtoyé Émilie? Je me rends dans la bibliothèque publique la plus proche. D'après mon guide,

la plus intéressante de La Nouvelle-Orléans est la New Orleans Public Library. Le secteur est riche, palpitant et mes trouvailles se superposent les unes aux autres. Comme les pages d'un livre.

Je pourrais sans doute me débrouiller seule, à la bibliothèque, mais je vais quérir de l'aide. Je m'adresse à une Noire prénommée Deliah. Elle me sourit d'un air mystérieux avant de m'enjoindre en anglais à la suivre dans les dédales du bâtiment. Le bruit de nos pas est avalé par un tapis gris récent. Delilah porte une toge multicolore et de nombreux bijoux de métal et de pierres pesants. Une chevelure ébouriffée lui couronne la tête.

Elle sort d'un rayon un livre racorni et sale. Une œuvre écrite dans les années soixante-dix par... un certain Boule de suif. Le titre, *Rivages*, est inscrit en gros caractères sur une couverture grise monotone. Selon la bibliothécaire, ce recueil avait beaucoup fait parler de lui au moment de sa parution, devenant en peu de temps un symbole de la poésie cajun. Elle m'explique que la poésie est une forme d'expression privilégiée chez les francophones de la Louisiane. Ses yeux pétillent de malice en me remettant l'ouvrage. Je plonge immédiatement le nez à l'intérieur et quand je relève la tête, la bibliothécaire a disparu. J'ai le vague sentiment d'avoir eu affaire à un fantôme.

Je m'installe près d'une fenêtre, apaisée par le son d'une fontaine. Les conversations d'enfants dans la zone jeunesse se dissolvent dans l'air alors que je déguste les vers de Boule de suif. Je me perds un long moment, absorbé dans ma lecture.

Les sentiments tout droit sortis de l'amer

Ne sont pas bons à la création.

Création de l'amour,

Création de l'oubli.

J'ai sans doute hérité d'un grand vide

À quelque moment dans mon existence.

J'ai sans doute allourdi ma tête à trop t'entendre

Absorbé trop de calories à vouloir vivre

Puis, l'heure de la fermeture arrive. Je ne peux pas sortir le livre de la bibliothèque vu que je ne suis pas membre. Je ne peux pas le devenir non plus sans une preuve de citoyenneté américaine. Je repense à la librairie Clarkson. J'y jetterai un œil demain. Ce livre sera un souvenir utile. Voilà un sujet intéressant pour mon mémoire de maîtrise...

Le jour suivant, je refais le trajet de l'hôtel à la librairie Clarkson vers la même heure. En peu de temps, j'ai déjà l'estomac qui crie. Par chance, il y a avait du jus d'orange en boîte ce matin. Le soleil réchauffe doucement ma chevelure foncée. À travers la vitre un brin malpropre de chez Clarkson, j'entrevois déjà que la fille blonde n'est plus au comptoir. C'est plutôt un homme dans la cinquantaine, le crâne complètement dégarni, les lunettes sur le bout du nez et vêtu d'une chemise bleu pâle. Ses mots de bienvenue en anglais sont plus cordiaux que ceux de la jeune fille. Il s'agit bien du propriétaire. Considérant son âge et celui de la boutique, j'en déduis qu'il l'a probablement héritée de son père.

En entendant que c'est moi qui viens de Montréal, M. Clarkson s'excuse de ne pas avoir été là hier. Au moins, il est poli, me dis-je. Sa nièce a visiblement parlé de moi et elle m'apparaît tout à coup plus sympathique. Cependant, il ne connaît pas de poétesse qui s'appelle Émilie. Le libraire se penche avec attention sur le carnet que je tends ouvert. Il retient ses lunettes qui menacent de tomber. Non sans un sourire en coin, il lève son regard vers moi.

Selon lui, l'indication « Boule de suif » peut avoir deux explications. C'est soit une référence au personnage de Maupassant dans la nouvelle du même nom ou il s'agit du poète Boule de suif, un vieil ami à lui. «Boule de suif» est un pseudonyme et son vrai nom est James Royal. Existe-t-il un moyen de le contacter? Le poète sera là le lendemain à treize heures. C'est son jour de « réunion ». Clarkson s'excuse de ne pas pouvoir discuter davantage, car il a un inventaire à faire, me dit-t-il en grimaçant.

Je remercie le libraire et je quitte les lieux le sourire aux lèvres. Les nouvelles sont bonnes et le ton sympathique de Clarkson m'a mise de bonne humeur. J'en ai même oublié de jeter un œil à la section de poésie. Je le ferai demain matin. Puis j'attendrai Boule de suif dans les alentours.

Je passe l'après-midi et la soirée, pensive et de nouveau mélancolique, dans le Vieux Carré français, dans la célèbre Bourbon Street. Je suis incapable de rester enfermé à l'hôtel. Je remarque les festivités alcoolisées commencées tôt. Je m'approprie peu à peu cette nouvelle culture vibrante, tant appréciée par ma mère. Celle qui lui a fait tout abandonner. Même moi.

Les questions à propos d'Émilie me dardent de partout. Puis je me domine. Je dois agir une étape à la fois. Rien ne prouve que je la retrouverai. Je me réajusterai en conséquence. Je sais que j'en suis capable.

Pour l'instant, je me laisse envahir par le luxe qu'est mon séjour à La Nouvelle-Orléans. Je laisse pénétrer dans mes poumons l'air de cette ville mythique et envoûtante. Je me laisse intoxiquer par l'humeur bon enfant qui me poursuit telle une ombre. Je me laisse réconforter par le français que je cueille partout sur mon chemin.

Je démêle les rues pendant plusieurs heures. Une douleur aux pieds m'avertit que je devrais rentrer. Je m'assoie sur les premières marches que je vois. Quelques instants de répit encore et je regagnerai l'hôtel. Je me trouve à l'entrée du casino. Des gens de tous genres entrent et sortent, des pauvres à l'allure délabrée aux riches avec des filles en robes clinquantes au bras.

Je ne porte d'abord pas attention à un homme, la cigarette au bec. Il s'approche lentement. Il me sourit. Je crois défaillir, je reconnais Brandon Coffin, le célèbre acteur et chouchou du moment. Un tombeur comme seul Hollywood sait en produire. Beau et riche. Il s'adresse à moi en anglais. Selon lui, j'ai l'air songeur. Il me demande ensuite si je suis de La Nouvelle-Orléans. J'ai les genoux au menton et ne sais pas bien si je dois me lever ou rester assis. Sans me dresser, je lui réponds. Il rétorque que j'ai un bel accent, qu'il adore le français.

« Je parle français moi aussi », me dit-il dans la langue de Molière avant de retourner à sa langue maternelle. Un atout de plus auprès de ses fans, n'est-ce pas? Brandon Coffin m'explique qu'il a appris le français en France alors qu'il était étudiant. Son niveau n'est pas suffisant pour un rôle qu'il convoite. Sûr de son charme, il continue de me parler, le dos appuyé contre une des larges colonnes grecques de la devanture du casino. Il ne cille pas lorsque trois séduisantes jeunes femmes le pointent du doigt, puis gloussent de rire. Je suis éberlué qu'il me parle À MOI! Il se risque à quelques reprises avec des phrases en français. Je l'encourage d'un sourire. Il me parle de la France et de combien son vécu là-bas l'a marqué. Et de son nouveau film, bien sûr. Nous discutons quelques minutes. Je m'aperçois bien vite que c'est un monologue en fait. Puis il retourne dans le casino. À mon tour, j'entreprends de rentrer. Ma journée fructueuse se termine alors que joue un orchestre non loin de ma fenêtre. Je repense à l'acteur. Que de contrastes!

C'est un combat au fond de moi

Qui trouvera bien son chemin

Comme tous les autres

Comme tout le reste.

Car la passion n'existe pas avec le remord

Elle n'existe qu'avec le dynamisme

Propre à la vie

Une roue infinie de possibilités

9h15. J'emprunte un chemin différent, cette fois, malgré ma hâte de rencontrer James Royal alias Boude de suif. Je prends le temps d'observer l'architecture. Ces balcons aux tournants arrondis, les délicats entrelacements de fer blanc qui les ornent, les touffes de verdure qui les jalonnent. Ou encore ces façades rosées, d'autres jaune serin ou rouge sang de bœuf. Douceur, virtuosité et dynamisme, voilà les mots qui

caractérisent ce que j'admire. Un charme espagnol, et bien plus, se dévoile.

Les rues de La Nouvelle-Orléans, c'est une joie de vivre constante, une finesse d'esprit et un bouillon coloré. C'est de la crème fouettée à la vanille, des épices relevées et des crevettes roses et fraîches. C'est des calèches, des tramways, des flâneurs qui pavanent devant le Mississippi, ce fleuve indomptable source du meilleur et du pire, le point de convergence de tous les Néo-Orléanais, peu importe leur couleur de peau, leur langue, leur croyance. Le Mississippi, la seule chose qui ne change pas. En souhaitant que le pétrole ne vienne pas y jouer les trouble-fêtes. Je retiens mon souffle.

Chez Clarkson, je n'aperçois pas le propriétaire. Aussi je me dirige vers la maigre section de poésie. Plié en deux, les yeux plissés à cause du manque d'éclairage, j'en viens à oublier tout autour. Soudain j'entends une voix caverneuse derrière moi en français : « Peu de gens fréquentent cette section. » Je sursaute. Je me relève pour découvrir un homme, court et trapu, les cheveux blancs tranchant avec son teint sombre. Il est vêtu d'une chemise à carreaux se déclinant en différentes teintes de vert et d'un pantalon bleu marin retenu par des bretelles rouges. Il tient dans une main une casquette grise et dans l'autre une veste noire élimée.

— Oh! Oui, je pense à faire des recherches sur les poètes cadiens.

— Ah! Tu ne dis pas «cajun». Tu as bien appris que «cadien» n'a pas ce sens péjoratif à nos yeux. Donc tu es une intellectuelle?

— Pas exactement, euh... enfin... peut-être. Je ne sais pas.

— Quels poètes connais-tu?

— J'en connais très peu, pour le moment. Seulement lui.

Je lui tends l'édition récente de *Rivages*.

— Ah... je le connais bien, celui-là.

— C'est vrai? Parce que ça m'arrangerait beaucoup que vous me le présentiez.

— Bien, bien. J’y verrai, mais tu sais, il n’a plus publié depuis un bon moment.

— Ça ne fait rien. Je veux savoir s’il connaît ma mère.

— Eh bien, renchérit l’homme en riant, je ne te le cacherais pas plus longtemps : c’est moi, Boule de suif. Ça me fera plaisir de t’aider.

La Nouvelle-Orléans me sourit. Mais tout va trop bien. J’appréhende le pire.

Le poète me fait ses recommandations personnelles de poésie. J’empile sept minces recueils de différents auteurs sur le comptoir-caisse. «Sortons, me dit-il ensuite. Il y a un endroit que j’aimerais te montrer, le Café du monde.» Justement, je comptais m’y rendre. C’est un incontournable, selon mon guide.

Une fois sur place, Boule de suif s’étonne en souriant : «D’habitude, il y a une longue file de gourmands. Tu m’as l’air d’être un vrai porte-bonheur, toi!» Boule de suif est un monsieur adorable qui instaure rapidement un climat de confiance entre nous. Il me paye un café et des beignes enrobés de sucre en poudre, une autre spécialité de la région. Nous emportons la collation sur les quais.

Là, je raconte l’histoire d’Émilie. Je montre les carnets ainsi que la note qui concerne le concerne lui, Boule de suif. Je transporte toujours les neuf avec moi. À la vue de l’inscription, le poète reste coi quelques instants. «Lis-moi quelques-uns des poèmes de ta mère, Luce.» Plusieurs strophes plus tard, Boule de suif se confit enfin, les sourcils froncés et l’air sérieux. « Je crois savoir qui est ta mère, mon petit. Je ne voulais rien te dire avant d’en être certain.» Je bondis intérieurement. Est-ce possible que ce soit si facile?

— Je crois avoir rencontré quelqu’un qui correspond à sa description. Mais je ne l’ai pas revue depuis longtemps.

— Longtemps?

— Oh oui, au moins quinze ans.

— Tant que ça?!

Je me rembrunis, au bord des larmes. Boule de suif continue son récit.

— À l'époque, une Québécoise s'est brièvement jointe à notre groupe d'amis écrivains, le Cercle des poètes cadiens. Je le présidais alors et encore aujourd'hui. Elle connaissait toutes nos œuvres. Émilie a assisté à quelques-unes de nos réunions. Nous sommes maintenant cinq poètes : Drake, aujourd'hui âgé de 54 ans; Polo, 52 ans; Sibylle, 50 ans, ainsi que moi-même, âgé de 55 ans. Depuis, Diable vert, 33 ans, nous a rejoint. Tu auras compris que moi et lui utilisons un pseudonyme. Moi, j'ai choisi ce nom d'après la nouvelle écrite par Guy de Maupassant, publiée en 1880. On m'a déjà dit que j'inspire le réconfort, comme l'héroïne de l'histoire. Et je suis plutôt bien enrobé. Enfin... Quant à Diable vert, il a eu une enfance et une adolescence tumultueuses; son surnom lui vient de cette époque.

Le poète prend une pause, regarde l'horizon quelques instants. Je suis pendue à ses lèvres.

— Je me souviens de cette femme fragile, perdue, quoique talentueuse, qu'était ta mère. Elle n'est restée que de quelques semaines. Avant de recevoir son statut de membre permanent, Émilie s'est découragée. Personne n'a réentendu parler d'elle, à ce que j'en sache. Mais pour nous en assurer, viens te joindre à notre groupe plus tard aujourd'hui. C'est le jour de notre rencontre hebdomadaire. Tu pourras alors poser toutes les questions que tu veux.

Même si les chances d'obtenir des informations sur Émilie sont minces, l'occasion est trop belle pour parler à des gens qui l'ont connue. Autre que grand-maman pour une fois.

Moi, je n'abandonnerai pas Émilie comme l'a fait Joséphine. Je lui en ai d'ailleurs déjà fait le reproche. Elle m'a répondu qu'elle préfère se concentrer sur moi qui suis bien vivant. Je ne m'explique pas son manque de curiosité, pour Émilie et pour tout le reste. Rencontrer Boule de suif me donne raison sur ce point.

Tout ce temps, j'ai eu raison d'y croire. Ma mère ne s'est pas suicidée. Elle a choisi la fuite. Si cette perspective me réjouit, elle m'angoisse aussi. Ma mère s'est retrouvée seule, démunie, dans un pays étranger. Plus personne n'a eu de ses nouvelles. Je crains le pire. Selon ce que raconte Boule de suif, elle a perdu confiance en elle-même, en la vie, en tout. Ça me brise le cœur d'y penser. Plus encore : si elle est toujours de ce monde, elle n'a eu aucune envie de me revoir... Tant pis. Je décide d'aller contre son gré. Plus que jamais, je veux la retrouver.

La réunion du Cercle des poètes cadiens a lieu au sous-sol de la librairie Clarkson. Quand vient l'heure du rendez-vous, Boule de suif et moi prenons un bain de soleil non loin de la boutique. Avec sa veste en velours côtelé noir, je me demande comment il peut supporter la chaleur. Moi, je cuis sur place!

Une fois à l'intérieur, le poète me sourit. «Les escaliers se trouvent dans la salle des employés, au fond du magasin, m'informe-t-il. Je te rejoins tout de suite.» J'appréhende le repaire des poètes et descends les marches en bois abruptes, presque une échelle, en retenant mon souffle.

Entre quatre colonnes métalliques, six sièges délabrés forment un cercle. Cette sixième place est providentielle. De l'air conditionné parvient par une large embouchure métallique au-dessus de ma tête. Sur l'une des chaises trône déjà un jeune homme dans la trentaine. Probablement Diable vert, le plus jeune de la bande. Il est le seul Blanc du Cercle, mais aussi sans le sou que les autres. Il me salue brièvement et replonge le nez dans son livre. Sa jambe se balance sur un bras de sa chaise d'un autre âge. Ses quatre longs membres lui confèrent une allure élastique. Ses cheveux sont d'un noir profond et son visage d'un blanc presque cadavérique. Sa chemise ajustée vert émeraude crée un point de couleur dans ce sinistre décor.

Le sous-sol est un phénoménal fouillis. Plusieurs mètres carrés sont couverts de meubles usés, de livres déchiquetés et d'objets divers. Des

boîtes, certaines trouées, sont éventrées ou marquées par des étiquettes et des indications au feutre noir. Un frisson me parcourt. Quels secrets sont dissimulés dans les recoins obscurs? Je devine un enchevêtrement de pattes de chaises et de tables pointant dans toutes les directions. Des toiles d'araignée se balancent doucement à travers ce bric-à-brac. Plusieurs contiennent des livres : peut-être un inventaire oublié par M. Clarkson.

« Sibylle ne devrait pas tarder, m'informe Boule de suif en me rejoignant. Elle fait des courses et nous rejoint après ». Comme mon nouvel ami me l'a expliqué, il est marié à Sibylle depuis plus de trente ans. « Tu verras, elle est spéciale, ma Sibylle. Un peu sorcière, un peu chamane, c'est l'Afrique et l'Amérique en un seul être », me dit-il avant de m'inviter à m'asseoir.

Le demi-frère de Sibylle par sa mère, Drake, dévale les escaliers. Massif et costaud, il me serre la main avec force. Je fais la connaissance de Sibylle tout juste avant Polo qui me salue avec révérence. Il m'inspire le calme et la paix intérieure. Personne hormis Boule de suif ne savait que je serais parmi eux. Pourtant tous m'accueillent avec naturel.

Quand toutes les chaises sont remplies, Boule de suif prend la parole en français, la langue qu'ils utilisent toujours. Il me présente officiellement. Un après l'autre, les membres du Cercle me confirment les paroles de leur président : ils ignorent où est ma mère. Quand vient le tour de Drake, il semble hésiter, puis exprime le fond de sa pensée :

— Écoute, Luce, je ne l'ai pas mentionné à Boule de suif avant aujourd'hui, mais j'ai peut-être aperçu ta mère.

— Vas-y, nous t'écoutons, Drake, intervient Boule de suif.

— Bon, eh bien, je crois l'avoir vue qui errait sur les quais, il y a de ça environ trois ans. Je ne suis pas certain que c'était elle. Elle s'est approchée de moi pour me demander de l'argent. On aurait dit une itinérante. Nos regards se sont croisés, mais elle ne m'a pas reconnu. Voilà pourquoi je ne peux rien affirmer.

— Oh..., dis-je en ignorant ce coup de poing au creux de mon ventre.

Ma mère, transformée en sans-abris! Ces paroles inattendues font mal, même si les chances qu'Émilie soit toujours en vie s'améliorent. Je n'avais jamais imaginé un tel sort. Je me mords la lèvre pour ne pas pleurer. Les autres s'en rendent compte et évitent mon regard. D'un ton compatissant, Sibylle s'adresse à moi :

« Ta mère, Luce, elle était si timide et effacée! Je voyais en elle un grand talent de poétesse et d'artiste, mais... je ne sais pas. Son manque de confiance la dévorait. Je suppose que tu t'es posé mille et une questions sur les raisons de ton abandon. C'est légitime. Nous ne savions pas qu'Émilie avait une famille. Elle est arrivée un jour chez Boule de suif et moi et voulait nous lire sa poésie. J'ignore comment elle a obtenu notre adresse. Elle est apparue à travers la moustiquaire demandant de sa petite voix à nous parler. Elle nous a montré quelques poèmes. Elle nous a assuré qu'elle avait d'autres textes à Montréal. J'imagine qu'elle parlait des carnets que tu as avec toi aujourd'hui. J'avais détecté l'hypersensibilité d'Émilie, si perméable aux critiques. Un jour, elle a baissé les bras. Nous ne l'avons plus revue. Je peux te jurer que nous l'avons accueillie de notre mieux, mais ça n'a pas suffi... » La poétesse baisse tristement son regard.

Ma mère croyait marcher vers sa destinée, en venant à La Nouvelle-Orléans. Mais à quel prix? Couverte de honte, elle n'a plus eu la force de revenir auprès de moi et de Joséphine. Et elle s'est laissé aller jusqu'à la déchéance.

Entre colère et désespoir, je ne sais plus que choisir. Quand j'ai pris l'avion pour retrouver Émilie, je lui avais pardonné tout d'office. Confrontée aux faits, je me demande si j'en ai encore la force. Ma mère, elle a été lâche sur tous les fronts. Une douleur tenace s'immisce dans mes entrailles.

Le silence tombe sur le Cercle des poètes cadiens. Boule de suif prend la parole:

— Bon, les amis, je crois que ce sera tout pour aujourd'hui. Ce n'est pas une journée propice à la poésie.

— Parle pour toi, murmure Diable vert entre ses dents.

Le regard assassin de Boule de suif le fait taire.

« Toi, tu viens chez moi », m'interpelle Sibylle en lançant ses bras autour de mes épaules. « Tu as besoin que quelqu'un prenne soin de toi. »

*Je ressens parfois un trou noir au-dessus
de l'âme*

Dedans.

C'est parce que je suis seule.

Mais ce n'est pas de ma faute.

Ce n'est pas de ma faute.

Ce n'est pas de ma faute.

Ce n'est pas de ma faute.

Ça gruge. Ça me ralentit.

*Est-ce le tambour de la vie qui se fait
entendre?*

Ai-je oublié de vivre?

Ce ne n'est pas possible d'oublier de respirer.

Dedans, à l'intérieur ce n'est pas drôle.

Ce n'est pas drôle.

Ce n'est pas drôle.

Ce n'est pas drôle.

CHAPITRE 4

Sibylle et Boule de suif

Je quitte l'ancre des poètes plus tôt que prévu. J'aurai peut-être l'occasion d'y retourner la semaine prochaine. Accompagnée de Sibylle et Boule de suif, je monte à quelques rues de là dans un vieux modèle de camionnette Ford orange, usé mais ronronnant. Sur le siège du centre, je contemple La Nouvelle-Orléans. La chaleur de l'habacle est à peine atténuée par les fenêtres baissées. «Je suis désolé, mais le système de climatisation ne fonctionne plus depuis des années, m'explique Boule de suif. Un cousin m'a promis de le réparer. J'attends encore de ses nouvelles.»

Sibylle a raison. J'ai besoin de calme. Encore ébranlée, je me tais. Ce que j'observe depuis mon siège n'est pas plus réjouissant que mes pensées. De vieilles baraques, des taudis, des cours de débarras se succèdent. Il faudrait d'innombrables gallons de peintures et tout un tas de planches de bois pour rafraîchir ces habitations. Il faudrait tondre le gazon, lorsqu'il y en a, arracher les mauvaises herbes, remplacer des carreaux de fenêtre ou tout simplement ranger les traîneries qui s'amoncellent un peu partout sur les terrains brûlés par le soleil. Ces quartiers n'ont pas complètement été détruits par l'ouragan Katrina en 2005. Les familles ont ainsi pu regagner leur logis la tourmente passée. D'autres endroits pauvres n'ont pas eu la même chance...

Au sortir de chez Clarkson, Sibylle et Boule de suif ont offert de m'héberger. Ils habitent un peu loin du centre, à une vingtaine de minutes. Je n'ai pas hésité pas, vu mon compte en banque anémique. J'aurai aussi besoin d'aide, pour mes recherches. Nous nous rendons d'abord à l'hôtel récupérer mes bagages. L'employée me charge pour cette nuit, vu que je n'ai pas donné de préavis à mon départ. Je m'en fiche. Boule de suif argumente un peu, mais c'est peine perdue. Lui et Sibylle se regardent et haussent les sourcils d'un air entendu. Fini, le décor brun, les réveils bruyants et les déjeuners servis dans le plastique à faire pleurer la couche d'ozone!

La demeure de mes nouveaux amis est modeste, mais mieux entretenue que celles de la même rue. D'un blanc défraîchi, la maison est abritée par des arbres touffus. La véranda, véritable havre de repos, s'étale sur toute la devanture. Là, je discute avec Sibylle, alors que Boule de suif dort déjà sur une chaise berçante.

— Demain, m'explique la poétesse, même si c'est dimanche, Boule de suif se rendra à l'usine. Il travaille depuis son adolescence sur une chaîne de montage, la même que mon frère Drake. Quant à moi, je m'affairai à ma traduction ; je suis pigiste, vois-tu?

— Et vous trouvez du temps pour la poésie!

— Oui, ça nous garde en vie! On s'y adonne dès que nous pouvons.

— Je n'en doute pas. Tout chez eux interpelle la littérature. Chaque pièce de leur maison possède au moins une bibliothèque.

«Presque tous les dimanches, poursuit Sibylle, je cuisine une *jambalaya* et invite ma mère et mes tantes. Aujourd'hui, nous recevons les membres du Cercle.» Sans enfant, le couple a une vie sociale très remplie.

Boule de suif pousse parfois des ronflements qui le font lui-même sursauter. Je ne peux pas m'empêcher de sourire pendant que Sibylle ne sourcille même pas. J'en viens à oublier mes malheurs, mes angoisses. Je me laisse aller à la musique du français cadien et, à nouveau, à l'espoir. Je contemple les voisins de tous les âges. Plusieurs enfants et adolescents, tous noirs, passant à bicyclette. Sibylle salue certains passants en anglais. Je crée des vers dans ma tête, sans même y penser.

J'avance comme une aveugle

Mes intuitions me guident

Il faut faire confiance

À mes sens

Mon odorat et mon regard

Mon regard se perd

Ailleurs
Sur Bourbon Street
Le jour se ferme sur moi.
J'ai peut-être trouvé le chemin
Ou fait pénitence assez longtemps
Moi qui ne suis qu'une feuille de papier?
J'avance
Comme on nage dans la mer
L'Appel des étoiles et du Sud me rend entière.

Avec Sibylle, je suis initiée aux pratiques vaudous. Plusieurs objets éparpillés dans le domicile, presque aussi nombreux que les livres, attestent du penchant sorcier de ma nouvelle amie. Aimantée à son visage foncé aux fines rides, j'écoute parler Sibylle. Je ne me lasse pas de contempler l'étincelle dans ses yeux noirs. Ses cheveux laineux blancs sont coupés très court. Des boucles d'oreille en argent frôlent ses épaules. Des vêtements amples à motifs couvrent sa maigreur presque dérangeante.

«Je suis née tout près d'ici, à quelques coins de rue, tout comme Boule de suif, me dit Sibylle en pointant vaguement le quartier. Nos mères nous ont pratiquement élevés ensemble. L'annonce de nos fiançailles n'a étonné personne. Mon père a quitté ma mère pour une autre femme, la mère de Drake. Mon père est parti en me laissant moi et les fantômes de mes trois petits frères, morts en bas âge. Drake et moi, mus par le même goût pour la poésie que notre père, on se voyait en cachette pour composer et échanger nos poèmes.

« C'est avec Drake que tout a commencé. Boule de suif s'est joint à nous un peu plus tard. Je crois qu'il était jaloux du temps que je passais avec mon demi-frère. Ensuite, lorsque la maman de Drake est décédée, notre père s'est marié pour la troisième fois. Tiens justement, je le vois qui arrive ! »

En effet, une solide silhouette s'approche en sifflant, les mains dans les poches. Sibylle touche gentiment le bras de son époux. « Chéri, Drake arrive. » En sursaut malgré la douceur du geste, Boule de suif ouvre les yeux.

— Ah bon ! Je ne savais pas qu'il venait.

— Mais oui, tu le savais ! On est samedi !

Boule de suif se lève à la hâte. À travers les carreaux, je le vois se rafraîchir le visage et le cou dans la cuisine. Il se rend compte que je l'observe et me décoche une grimace, ce à quoi je réponds par un rire. Drake, lui, a eu le temps de grimper sans bruit les marches de la terrasse. Il me tend timidement sa main et marmonne une faible salutation.

Drake est le plus effacé des poètes du Cercle. Sibylle et Boule de suif compensent par leur énergie explosive, mais il montre des signes de fatigue à cause de la vie difficile qu'il a menée. Le poète émerge de la maison, le collet de chemise imbibé d'eau. Une affection sonore et une accolade accueillent le visiteur.

— Ah, mon ami ! Ça fait toujours du bien de te voir ailleurs qu'à cette satanée usine.

— Moi de même, moi de même, répond Drake promptement, comme s'il est pressé de détourner l'attention qui lui est portée.

— Nous passerons bientôt à table, Drake, lui annonce Sibylle en souriant. Rassoyez-vous pendant ce temps. Tu sais, Luce, Drake est le meilleur cuisinier de tout le quartier ! Il est spécialiste des mets cajuns. Mais ce soir, c'est à mon tour de me surpasser !

Plus gêné que jamais, Drake baisse les yeux. Avec sa chaleur contagieuse, Boule de suif rétorque :

— Mais c'est bien vrai. Le meilleur cuisinier, y'a pas de doute ! Sa cuisine est des plus inspirantes. C'est ce que j'ai découvert lorsque j'écrivais mon premier recueil. Un détour à la table de Drake, et tout va mieux ! On est revigoré et inspiré pour des heures ! C'est un magicien des

saveurs, ce sacré Drake. J'ai d'ailleurs un peu trop abusé, confie-t-il l'œil taquin en caressant son ventre proéminent.

— Eh bien, c'est avec lui que tu aurais dû te marier, fait Sibylle faussement offensée.

Boule de suif caresse de son pouce rugueux la main de son épouse debout derrière lui. « Bien, dit-elle, il ne nous manque que deux joueurs et nous serons tous réunis. Attendons encore un peu. »

Alors qu'un silence léger plane, Boule de suif le brise en s'adressant à Drake :

— Des nouvelles de ton frère, Drake?

— Pas depuis ma dernière visite, non. Je vais y retourner bientôt.

Boule de suif se tourne vers moi, le regard grave.

Le frère de Drake, Johnny, est à la prison d'Angola. Il est issu du premier mariage de sa mère et n'a donc pas de lien de parenté avec Sibylle. Il se trouve dans le couloir de la mort depuis une dizaine d'années. Il espère toujours échapper à sa peine. Il clame son innocence, tout comme Drake d'ailleurs. Il le soutient alors que tous les autres membres de sa famille l'ont laissé à son sort.

L'instant est poignant. Boule de suif déglutit et poursuit : « Angola est un endroit abject. C'est un lieu où règnent la violence et le désespoir. Ce pénitencier est réputé pour sa forte population de Noirs, tu sais ? Le plus grand du pays. »

Je suis horrifiée, troublée. Ainsi l'État louisianais est plus raciste qu'il y paraît? J'étais au courant pour la pratique de la peine de mort. Mais d'avoir en face de soi le frère d'un condamné est encore plus perturbant.

Pendant le récit est arrivé Polo. Il n'a pas voulu déranger l'explication sérieuse de son collègue en intégrant une des chaises. « Enfin, conclut le chef de la bande, il faut s'en remettre à Dieu. » Je ne réponds

rien alors que tout le monde entonne un « Amen » discret. Grand-maman, à ce moment précis, se serait sentie bien plus à l'aise que moi.

L'impatience de Sibylle s'intensifie. Diable vert n'arrive toujours pas. « Bon, on ne peut pas attendre davantage. Je vous invite à table. » Tous se lèvent pour s'attabler. À peine quelques secondes passent. « Ah, le voilà ! Il était temps », crie-t-elle dans la direction du nouveau venu. Diable vert semble faire exprès de traîner de la patte, une attitude étrange, me semble-t-il. Il porte des pantalons gris pâle cintrés et une chemise noire repassée. Il est encore le plus élégant du groupe. Pendant le repas, je l'épierai.

Dans la demeure, des ventilateurs sur pied fonctionnent déjà à fond pour atténuer la chaleur des appareils de cuisson. La salle à manger est jaune poussin, une teinte aussi gaie que s'annonce la soirée. Dans un décor désuet, nous prenons place sur des chaises de bois qui craquent, même sous la frêle Sibylle. Malgré un vin blanc trop aigre, je me détends. Je profite du joyeux tintamarre auquel je prends part. Partout, des œuvres insolites attirent mon regard. C'est l'anarchie dans toutes les pièces : des masques allongés recouverts de clous, des peintures vaudous aux couleurs chatoyantes, des urnes peintes à la main, des pots aux formes inventives, des sculptures de toutes les grandeurs, dont une d'un enfant de taille réelle, etc.

Je suis assise à côté de Boule de suif. Plus d'une fois au son de sa voix tonitruante, j'ai cru que mes tympanes allaient exploser. Face à moi, Drake, et à sa droite, Diable vert, le teint d'une pâleur déconcertante. Il est décharné, ténébreux et incisif. Nous sommes les deux seuls Blancs. Je ne lui adresse pas la parole, mais ma curiosité a été piquée. Je m'entretiens plutôt avec Polo, à ma gauche, au regard fier et au ton posé. De sa voix profonde à l'accent autochtone, il me raconte son histoire.

— Je fais partie de la Nation des Houma, m'explique-t-il. Nous sommes une communauté d'Autochtones d'environ 15 000 individus. Nous avons le français comme première langue.

— Ah bon ? Je ne connais que très peu d'autochtones. À Montréal,

plusieurs autres ethnies sont plus apparentes.

— Oui, en effet, nous sommes discrets. C'est là notre plus grande qualité et notre plus grand défaut. Notre nation est au pied du mur. Je suis un éternel révolté. Les autorités ne m'aiment pas, c'est le moins que l'on puisse dire ! Je crains de ne pas être quelqu'un de très respectable pour un gars éduqué comme toi. J'ai fait quelques séjours en prison, tu sais ? Toujours à cause de mes revendications mal vues par le gouvernement.

Les membres de la tribu Houma ne défendent pourtant que leurs droits, leur langue et leur territoire. De ce combat de David contre Goliath, Polo en parle la voix pleine d'espoir. Sans amertume, quoiqu'avec une certaine mélancolie : « Les prisons louisianaises sont sordides. On fait bien peu de cas des gens comme moi. J'ai quand même eu de la chance, quand on y pense. Plus que ce pauvre Johnny. Je suis allé le visiter une fois. Je n'ai pas la force d'y retourner. Trop dur, trop de mauvais souvenirs.

« Les ethnies sont traitées comme de la vermine, ça je t'en passe un papier. Et je ne te parle même pas des gardiens, tous blancs bien sûr ! Ils éprouvaient un grand plaisir à nous avoir sous leur contrôle. Il y en a un en particulier. Si je le revois, celui-là... Il adorait me priver d'aller à la toilette. Ce genre de torture peut devenir pire que les coups. J'ai longtemps fait des cauchemars, à propos de mes séjours en prison... » Polo hoche la tête, se tait un moment.

Alors que nous en sommes au dessert, je partage avec Polo le peu que je sais sur les Autochtones du Québec. Il a de nombreux amis dans la nation huronne de la ville de Québec. J'observe de temps à autres mon voisin d'en face. Diable vert garde son regard plongé dans son assiette. Il n'a presque rien dit de la soirée. Je le gêne peut-être ?

Au moment de desservir, je m'offre pour faire la vaisselle avec Sibylle. Drake seconde. Une bière à la main, les autres se rendent sur la véranda. Prostrés à l'évier de la cuisine, Sibylle, Drake et moi percevons leur voix par la fenêtre ouverte. Notre petit groupe parle de tout et de rien. Le vent léger du dehors contribue à faire oublier l'air oppressant de la cuisine. Je risque un sujet à voix basse pour ne pas me faire entendre de

ceux à l'extérieur.

— Pendant le repas, j'ai observé Diable vert. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il est étrange. Enfin, il pense peut-être la même chose de moi, vu que je ne lui ai pas adressé la parole.

— Ah ! ça ne m'étonne pas..., dit vaguement Drake en fixant la silhouette du jeune homme.

— Moi non plus, a poursuivi Sibylle. C'est une personne difficile d'approche. Il est probablement jaloux que tu ailles à l'université. Il aimerait tant étudier, il nous le répète sans cesse. Mais les choses sont compliquées, ici. Les études coûtent très cher et c'est hors de portée pour un ferrailleur et poète.

Boule de suif m'a en effet présentée comme une étudiante à la maîtrise. Je suis peinée pour le rêve de Diable vert, mais je ne mérite pas un traitement cavalier pour autant. Drake s'impatiente. Il dépose le torchon à vaisselle humide, pressé d'aller rejoindre les autres. Il s'enquière auprès de Sibylle pour prendre une bière à son tour. Évidemment elle répond aimablement.

Je sais bien que des tensions vives existent entre les Noirs et les Blancs, sans parler des Premières Nations, dans cet état du Sud. La ségrégation subtile mais profonde qui y persiste et qui semble inexistante au sein du groupe de poètes, se ravive peut-être parfois, malgré les bonnes intentions de chacun. Diable vert fait figure d'exception, un être à part, au milieu de ces peaux foncées. De part et d'autre, une grande ouverture d'esprit est visiblement requise. Peu de Louisianais en seraient capables.

Par chance, le jeune homme est tombé sur des gens biens. Aux dires de Boule de suif, les membres noirs du Cercle sont des descendants directs de travailleurs des plantations mais d'une caste à part, éduquée, francophone et cultivée. Fiers de leurs racines, la plupart du temps. Ils ont cependant en commun avec les autres Noirs un certain mépris des Yankees, bien que mes nouveaux amis ne me l'aient pas encore démontré. Je constate de plus en plus à quel point la société louisianaise est compartimentée et complexe, bien davantage qu'a de nombreux endroits

aux États-Unis. Les Louisianais vouent un culte au clan qu'ils ont choisi.

À bien y penser, à l'image de Diable vert, aucun des membres du Cercle n'est dépourvu de ce côté énigmatique et secret. Sibylle est peut-être la plus transparente. Mais ma conclusion est peut-être hâtive. « Je vais aller préparer ta chambre, me fait-elle. Va rejoindre les autres. »

La porte-moustiquaire grince. Celle-là même où s'est jadis présentée ma mère. La seule place vacante se trouve dans la balançoire à côté de Diable vert. J'ai un peu honte du bruit qu'elle fait lorsque j'y prends place. Je ne veux pas déranger la conversation en cours, mais personne ne sourcille. Il me passe par la tête que je suis entouré de parfaits inconnus. Je chasse cette idée de mon esprit. Je prends sur mes genoux un oreiller qui reposait sur la balançoire. Je suis un peu caché derrière lui.

L'air s'est légèrement refroidi. Une fine humidité naît autour de moi. Je frissonne. À cet instant, je vois du coin de l'œil Diable vert qui me jette un regard furtif. Je fais semblant de ne rien remarquer. L'alcool aurait pu me réchauffer, mais j'ai assez bu pour ce soir et je souhaite me réveiller en pleine forme demain.

«Messieurs, je crois qu'il est temps de vous souhaiter bonne nuit», annonce Polo en se levant. Boule de suif, Diable vert et Drake font de même, puisqu'ils travaillent tôt demain. Ils sont payés temps double à l'usine les dimanches. Mais ils se gardent toujours les samedis pour les réunions. Sibylle se joint à nous au moment où les invités partent. Elle interpelle Diable vert.

— Eh bien, avant de partir, Diable vert, tu pourrais te montrer un peu gentil avec notre invité, non? Ça ne te ferait pas de mal ! Tu ne lui as pas parlé de la soirée.

— Euh, désolé, je n'ai pas voulu être malpoli, bredouille-t-il dans ma direction.

Sibylle a apparemment ressassé ce dont nous avons parlé. Vu son ton, je l'imagine bien en train de pester contre Diable vert alors qu'elle faisait le lit. Inconfortable avec sa remarque directe, je bafouille à mon tour. Les

autres changent rapidement le sujet et étirent de plusieurs minutes le temps de partir.

La fatigue me gagne tout à fait, alors que je prête une oreille inattentive aux dernières conversations. Les visiteurs font la bise à Sibylle, nous serrent la main, à Boule de suif et à moi. Diable vert est le dernier à s'approcher de moi. Drake et Polo s'éloignent déjà côte-à-côte avant de se séparer dans la rue éclairée. Il me parle alors tout bas : «Veux-tu marcher un peu avec moi ?» J'hésite à répondre par l'affirmative, car tout ce que je souhaite, c'est de dormir. Le regard sincère de Diable vert, me fait accepter.

Le jeune homme m'entraîne vers la rue vidée des vies enfantines qui l'animait plus tôt. Mes fines semelles amortissent la dénivellation entre le moelleux de la pelouse et le bitume ferme. Nous traversons une zone éclairée par un lampadaire papillotant. Plus loin, la nuit enveloppe la blancheur de nos deux peaux. Distancés de la maison, Diable vert entame la conversation :

« Écoute, je suis désolé si je t'ai semblé grossier ou incorrect. Je veux que tu saches que je suis content que tu sois parmi nous. Ce qui est arrivé à ta mère est incroyablement triste. Je le pense vraiment, même si je suis le seul du Cercle à ne pas l'avoir connue. Sache que je suis aussi touché que les autres par sa situation et la tienne. » Il fait une pause. Dubitatif, je ne trouve rien pour la combler. Diable vert a encore du millage à faire avant que je lui accorde ma confiance.

— As-tu déjà lu un de mes recueils? J'en ai publié deux.

— Non, dis-je sèchement.

Dans sa posture, il est maladroit de vouloir me vendre ses livres. « J'essaierai de te les emmener. Ma poésie me ressemble. Je dis les choses comme je les pense et... je parais parfois désagréable aux gens. Je ne le suis pas vraiment, au fond, malgré ce que tu penses peut-être. » Mon silence semble le troubler.

— J'espère que tu retrouveras ta mère au plus vite.

— Drake et Sibylle pensent que tu es jaloux parce que je vais à l'université.

— Oh, je vois ! Vous avez parlé de moi ! Non, ce n'est pas ça. Je suis timide, c'est tout. Je sais depuis longtemps que l'université est inaccessible pour moi.

— Je n'ai rien à voir là-dedans.

— Je sais.

Nous nous taisons un moment et sur un ton toujours aussi sec j'annonce : «Bon, je tombe de fatigue. Je vais me coucher.» Diable vert effleure mon bras. Est-ce pour me retenir ? Je n'ai plus la force de creuser la question. Je m'en fiche de toute façon. Je distingue ses pupilles foncées qui me fixent. En montant à l'étage, je marche telle une somnambule et j'oublie tout de ma discussion avec le poète.

CHAPITRE 5

Le Petit Prince

J'entame la journée du lendemain plus confiant que jamais. Je me rends sur les quais. Boule de suif vient de me déposer tout près. C'est là que Drake a cru apercevoir Émilie et je prends au sérieux ce témoignage. Selon Drake, elle a beaucoup changé. En me basant sur la dernière photo que j'ai d'elle, je peine à m'imaginer une femme vieillie d'une vingtaine d'années, les vêtements usés et sales. En fait ma mère a soixante-quatre ans. Née en janvier 1946, elle en avait quarante lorsqu'elle m'a donné naissance.

*Demain est le jour où
Je vais repeindre mon horizon
Me faire un cocon de belles images
Abattre les murs avec fierté.*

*J'occuperai toute ma place
Seule et unique
Je trouverai le temps de faire danser ma joie
D'être moi
Toute moi
Mes ongles couleur de pêche
Pour une vie fraîche
Où il n'y aura de place
Que pour mon paysage.*

*J'emprisonnerai les pirates
Et ferai glisser mes doigts dans le firmament*

*Toute cette danse
Rouleau à la main
T'obligera à demeurer chez toi
Toi, celui qui a terni mes jours.
Écoute mon chant qui t'ordonne de t'envoler
Pars, j'ai du travail à faire
Ma vie fait tic-tac.*

Je ne peux m'empêcher de penser que j'ai gâché sa vie.

Non loin de là, je remarque deux hommes faire les poubelles. Je prends mon courage à deux mains et je me rends leur parler. Après un bref bonjour, je m'aperçois que je comprends mal leur anglais non seulement à cause du fort accent, mais aussi de la mâchoire édentée, que j'ose à peine regarder, de celui qui m'a répondu. Les hommes se détournent rapidement de moi et me font signe que non de la tête : ils ne connaissaient pas une francophone du Québec prénommée Émilie. Je renchéris en leur demandant s'il y a un centre d'hébergement proche de là. Cette fois, la réponse est « oui ». Je les suis d'un pas extrêmement lent, l'homme silencieux en tête, mon interlocuteur derrière. En chemin, ils s'arrêtent pour agripper des bouteilles de plastique qui dépassent des poubelles. Mon premier réflexe est de souhaiter ne plus faire partie de cette parade grotesque à travers les rues touristiques. Je sens tous les regards tournés vers moi.

Lorsque nous parvenons à destination. Je leur tends la main et offre aux deux hommes toute la monnaie que j'ai, c'est-à-dire presque rien. Ils repartent aussitôt, me laissant dans le lobby d'un édifice. Dans une large pièce aux murs blancs et à peine décorés – seulement quelques œuvres laminées ici et là – se succèdent de longues tables, ponctuées de salières et de poivrières ainsi que de distributrices à serviettes. De jeunes punks sont assis en rond à même le sol, un chien au milieu, dans un coin de la salle : l'endroit est loin d'être bondé. Seuls quelques individus d'un âge avancé,

attablés devant une collation et jouant aux cartes, sont également présents. Aucune femme, tous âges confondus.

J'essaie d'identifier ma mère auprès de ces quelques personnes de qui j'ose à peine m'approcher. J'en fais de même avec les employés, plus à l'aise. Peine perdue. Je sors du Centre désorientée et découragée. J'y retournerai plusieurs fois dans les jours suivants sans obtenir plus de résultats. Émilie aurait-elle changé son nom?

Plusieurs interrogations me trottent dans la tête, depuis les aveux de Drake. Ma mère a-t-elle ignoré sciemment son ancien compagnon? Dans ce cas, pourquoi ? A-t-elle quelque chose à lui reprocher qu'il n'ose pas m'avouer? Sinon, a-t-elle pu ne pas l'avoir reconnu même s'il m'assure, avec les autres membres du Cercle, qu'il se ressemble? Ces questions obstruent mes pensées alors que j'arpente les rives du fleuve Mississippi.

Je fais et défais mon chemin sur les quais, c'est-à-dire du fameux Café du Monde à l'Aquarium des Amériques, je ne sais combien de fois. J'ai le pas rapide et nerveux. Mon allure frénétique cadre mal avec les jeunes couples et les familles venus profiter du soleil. Je ne remarque plus le paysage grandiose ni les élégants bateaux de croisière levant l'ancre pour les Caraïbes. Mon excitation n'est qu'un cercle sans fin d'improductivité.

La soirée commence timidement, mais je décide de rester. À force de courir comme une poule sans tête, je me résous à m'asseoir pour penser à un plan d'action. Mon guide de voyage en mains, je consulte les différentes cartes de la ville pour composer un itinéraire. Demeurer dans le centre ne suffit pas et il me faut parcourir plus de terrain. C'est ce que je prévois faire dès demain.

De retour chez Sibylle et Boule de suif, ils m'aident à cibler des endroits où ma mère est susceptible de s'être réfugiée.

— Ma pauvre petite, déplore le poète, quelle tâcha ingrate ! Pendant la fin de semaine, j'irai avec toi.

— Et moi aussi, poursuit Sibylle. Je n'ai jamais su ce qui était

advenu d'Émilie et j'aurais dû y passer plus de temps. Je m'en veux maintenant.

Je baisse tristement la tête. Rien de tout cela n'est la faute de Sibylle, de personne d'ailleurs.

Je passe près de trois semaines à parcourir la ville, revenant bredouille le soir chez mes hôtes. Je vaincs même ma phobie et me rends interroger la police. Sans succès. Je visite tous les centres d'hébergements, soupes populaires ou églises. Là, je discute avec les intervenants. Le découragement monte en moi à peine moins furieusement que l'eau lors de l'inondation de la ville en 2005.

Le couple fait tout pour faciliter mes recherches. J'ai de la chance. Je sais qu'il se sent responsables du triste sort d'Émilie. La chambre d'amis que j'occupe est constamment garnie de fleurs odorantes par Sibylle. Malgré toutes ses attentions, j'ai l'esprit troublé en permanence et je parviens mal à dormir la nuit venue.

Les samedis, je participe aux rencontres du Cercle des poètes cadiens, dans le capharnaüm de chez Clarkson. Ces moments sont salutaires, car je peux m'extraire de mes soucis habituels. Diable vert demeure le plus distant avec moi, alors qu'une amitié s'est tissée avec les autres. Je sais qu'il m'observe à la dérobée lors des rencontres. Mais je suis bien trop préoccupé par mes investigations pour lui prêter mon attention. Nous n'avons échangé rien d'autre que des salutations, depuis le premier soir chez Sibylle et Boule de suif.

Lors des séances, je laisse de côté mon agitation et mon anxiété, comme diluées dans les vers lus à tour de rôle. Chaque poète reçoit ensuite les commentaires des autres. Après l'insistance soutenue des membres, je me risque à partager quelques-uns de mes œuvres et les conseils me font progresser lentement.

La deuxième semaine, une excellente nouvelle vient tous les encourager : le dernier manuscrit de Polo, *Les Ibis du Mississippi*, a été

accepté chez un éditeur. À eux tous, la liste d'œuvres publiées est impressionnante. Je me rends compte que je fraye avec l'élite intellectuelle et artistique de la Louisiane francophone.

Et puis, un jour, telle une épiphanie, je parviens enfin à prendre une décision d'importance. Là, dans le sous-sol à la limite de la salubrité, entouré par ces êtres créatifs et passionnés, je décide que mon mémoire de maîtrise portera sur les poètes louisianais. Je me sais désormais sur la bonne voie. Il m'aura fallu parcourir des milliers de kilomètres pour faire ce choix tout indiqué et original! Mais je remets à plus tard mes études, je me promets d'y retourner. Je n'ai ni la force ni l'envie de m'y remettre pour l'instant.

À force de m'y promener, je me retrouve dans le Vieux Carré français sans la moindre hésitation. Je tourne les coins de rue avec conviction pour déboucher exactement là où je veux. Je sauve un temps fou. Je reconnais certains employés dans les boutiques, les restaurants, les cafés...

Je croise toujours ce flux hétéroclite de touristes, avec leur langue d'ailleurs qui ondoie dans les airs et ces incontournables colliers de fausses perles en plastiques accrochés partout. J'en viens à ne plus porter attention à ces enchevêtrements rose, vert, bleu métallique qui pendent aux arbres et aux réverbères comme autant de preuves de l'extravagance de La Nouvelles-Orléans, lieu de convergence toute catégorie de la fête. Si cette ville devait être personnifiée, elle serait une vieille dame démodée portant un foulard de plumes mauves et trop de bijoux, une bonne vivante qui parle fort, sacre et jouit de la vie... et qui ne refuse jamais un dernier cocktail!

Je ne m'étonne plus des cortèges bruyants de nouveaux mariés et de leurs proches serpentant entre les voyageurs et les vagabonds pour célébrer à la vue de tous la nouvelle alliance. Je ne sursaute plus au son des trompettes et des tubas attaquant des mesures endiablées qui résonnent du fleuve jusqu'à Jackson Square et au-delà. Ce tapage du quotidien, bien qu'artificiel, m'aide à ne pas sombrer.

Je repense souvent à Brandon Coffin et à sa vie d'opulence.

J'imagine l'acteur flamber son argent en cigares, en filles ou autres. Lui, il coule une belle vie quelque part dans le très cossu Garden District à cent lieues des problèmes des nombreux sans-abris qui parsèment la ville! Je ressens alors un profond sentiment d'injustice, comprends de mieux en mieux tous les clivages qui divisent la population : les différences de classe, celles de la couleur de peau. Une trahison de la vie et des Hommes. Ma colère laisse ensuite la place à mon désespoir. Chaque jour qui passe le fait s'accroître.

J'essaie malgré tout de me convaincre que je pourrais tomber face à face avec ma mère, que c'est le jour J. Cette pensée me pousse à continuer. Est-ce mon imagination qui s'enthousiasme? Je le redoute. Chaque matin en me réveillant, mon moral est au moins meilleur qu'au coucher. Ma longue marche quotidienne à travers les rues se doit d'être des plus vigilantes. Je ne peux laisser passer aucun indice. Ces patrouilles m'épuisent. Je suis exténué et j'aurais besoin de repos, mais le temps joue contre moi.

Parfois je croise des itinérants sans qu'ils n'arrivent à faire avancer ma cause. Je les remercie en leur glissant quelques billets d'un dollar préparés à cette fin. Je m'habitue doucement à côtoyer l'extrême pauvreté, même si un sentiment de peur au fond de moi ne se tait jamais. À Montréal, je fuis le plus souvent toute personne du milieu de la rue. Mais je ne suis pas seule à me comporter de la sorte. J'ai honte de moi, de tout le monde. Je regrette de ne pas avoir fait un don, aussi minime soit-il, pour cette cause si peu attrayante. Ou bien du bénévolat. Si j'avais su...

Mon expérience me fait grandir de façons aussi multiples qu'insoupçonnées. Je reviendrai chez moi mon regard à jamais changé.

Quand ma douleur aux pieds devient intolérable, je fais une pause et relis les poèmes de ma mère qui ne me quittent jamais. Je prends un des neuf carnets au hasard –c'est un poids supplémentaire, mais je refuse de m'en départir– et choisis un des textes de la même façon.

Partout je m'enquière auprès d'une foule de gens d'informations sur Émilie. Ont-ils rencontré une poète nomade, à supposer qu'elle écrive

encore? Je me rends parler aux serveurs et aux cuisiniers des restaurants, au cas où ma mère leur aurait demandé des restants. Je parle à nombre d'entre eux dans le Vieux Carré français et ailleurs aussi. Le mot s'est répandu qu'une « French Canadian » cherche sa mère sans-abris.

Pendant des heures, des jours et des semaines, seul, dans une ville loin de chez moi, j'oscille entre des périodes de découragement et des élans de pitié envers les itinérants. J'ai l'esprit lourd. Je réprime cette petite voix qui me dit que, si elle Émilie était toujours en vie, je l'aurais retrouvée depuis longtemps.

À peine relevé de mes pauses, je ne pense plus qu'à me rasseoir et à faire autre chose. Mais je m'accroche, consciente des semaines qui filent. Joséphine ne manque pas de me presser de revenir chaque fois que je l'ai au téléphone. Elle est paniquée puisque j'ai dépassé ma date de retour de plusieurs jours. J'espace de plus en plus mes appels, sachant qu'elle me sermonnera.

Par un mardi avant-midi, je fais mes recherches dans le quartier de Mid-City. Affamé, je prends place dans un café-restaurant excentré par rapport aux coins touristiques. Repartir ensuite sans perdre une minute, même si mes jambes souhaitent exactement l'inverse. Ma faim est si criante que je ne pense plus, l'espace de quelques minutes, à mon exploration. Je m'affale sur le siège de la gargote d'inspiration café français. Je n'y porte pas attention. Je plante avec vigueur mes dents dans mon repas. J'avale la dernière bouchée, puis pose ma tête sur mes bras ; dans cette position, je ne vois qu'un trou noir.

Le serveur me sort de ma somnolence. Je lève la tête, les yeux mi-clos. Le sourire aux lèvres et avec une voix presque maternelle, il m'offre son aide. Je crois d'abord qu'il veut me servir quelque chose. Il souhaite plutôt me faire perdre mon air déconfit, m'explique-t-il en anglais. Je semble avoir besoin de soutien. Il a dû remarquer mon air fatigué et découragé.

Je pousse un petit rire, embarrassée d'avoir été démasquée. Moi qui d'ordinaire passe complètement inaperçu... À ce moment précis, je n'ai

aucune envie de raconter mon histoire à cet inconnu, mais je suis gagné par son regard d'une profonde sollicitude. J'en profite pour obtenir auprès de lui les informations que j'ai pris l'habitude de demander sans grand espoir. Ses yeux s'illuminent. Il connaît bel et bien une itinérante. Elle vient ici plusieurs fois par semaine : lui et ses collègues lui donnent les restes de la cuisine. A-t-elle dans la soixantaine?

Je reste figée. Le jeune homme prend place à côté de moi sur le banc. La cuirette bombée dégonfle légèrement. Je suis de toute façon son seul client. La dame est passée la veille justement. C'est lui qui lui a remis les restes. Tous les employés du restaurant la connaissent. C'est son endroit favori. Elle marche longtemps pour arriver ici, bien plus que de nombreux autres sans-abris. Elle a toujours fait comme ça. Si elle suit ses habitudes, elle ne sera pas de retour avant deux ou trois jours. Tant que ça ! Si je souhaite la voir avant son retour, il croit savoir où la trouver.

Cette fois, je sens que des anges ou je ne sais quoi veillent sur moi. La seule fois où je n'ai pas demandé d'aide, l'aide sera venue à moi.

Le service du serveur se termine. Il se prénomme Sam. Quand il est prêt à partir, il me guide dans le centre-ville là où il a quelques fois aperçu ma mère. J'ai pourtant bien ratissé ces lieux et je commence à douter... Mais il est vrai que je cherche une aiguille dans une botte de foin : j'ai très bien pu manquer ma mère. J'avale ce qui me reste de ma boisson gazeuse en essayant ne pas m'étouffer dans ma grande hâte.

Mon agitation est à son comble. Je suis ravi de faire la connaissance de Sam, un être calme et sensible dans la jeune vingtaine. Les traits très fins, maigre, petit, le visage imberbe, il passerait facilement pour un adolescent. Je suis amusé par ses cheveux blonds bouclés qui me font penser au Petit Prince de Saint-Exupéry.

Sam restera en effet un être magique, surnaturel dans ma mémoire.

Nous marchons puis prenons l'autobus ensemble. Mon cœur bat la chamade Nous franchissons ensuite l'avenue de l'Esplanade. Je tente de

papoter avec le même entrain que Sam et de me concentrer sur notre conversation. Il me pose plusieurs questions sur celle qu'il a ignoré venir du Québec. Il me confie qu'elle est très peu loquace et timide. Il baragouine quelques mots de français et parle peu de lui.

Il m'explique où chercher la sans-abris qu'il a croisée là la semaine dernière et d'autres fois encore. Finalement, il me laisse son numéro de téléphone en cas de besoin avant de bifurquer dans une autre direction que la mienne. Sam se rend sur Canal Street et de là prendra le tramway pour rentrer chez lui. Je suis soulagé qu'il ne m'accompagne pas. Si ma mère est bien là, je veux lui parler seul à seule. Mais je reste méfiant : j'ai arpenté les rues du centre si longtemps, presque jusqu'à l'abatement...

Sam disparu, je me demande si j'ai rêvé ou non.

La rencontre avec lui sera peut-être la seule bonne nouvelle de la journée. Il me faut essayer sa piste. Quoi faire d'autre?

*rencontre avec la frontière du Moi
hors de mes frontières
en frappant la frontière
d'un autre pays*

Partie II

Le journal intime

CHAPITRE 6

Dora

Le bon sens aurait voulu que je tranche pour une date de retour à Montréal depuis longtemps. Après plus de trois semaines en Louisiane, je joue dangereusement avec les nerfs de Joséphine. Elle est dans tous ses états. Si cette nouvelle tentative échoue, c'est décidé : je pars après-demain, me dis-je en me tenant devant la Place d'Armes, aussi appelée Jackson Square. J'ai les sens en éveil, entre peur et énervement. Je suis perturbé à l'idée que ma mère ne me reconnaisse pas ou qu'elle ne veuille pas me voir.

Au fond de la Place s'élève la cathédrale Saint-Louis-de-France, d'un blanc majestueux, couronnée par des clochers aux toits gris. Une énorme statue équestre bloque ma vue du parvis de la cathédrale. Tout près de là, les rues bondées s'activent, mues par la folie caractéristique de cette ville aux origines à la fois créole et latine.

Je prends un grand respire avant de passer les grilles, ouvertes pour accueillir touristes et fidèles. Je contourne la talle de verdure circulaire où trône l'imposante sculpture. Des jardiniers noirs courbés vers des rocailles s'affairent docilement dans ce décor enchanteur conçu pour les photos.

Personne en vue sur le parvis. Soupirs de découragement.

Sur le coup de l'émotion, je veux rebrousser chemin. Puis mon regard est attiré sur la gauche. Là, des feuillus de haute taille abritent des bancs, tous occupés. Alors que les gens y sont tassés les uns sur les autres, sur celui du centre est assise une femme seule. Une itinérante.

Son âge avancé me laisse croire que c'est peut-être elle, la raison de ma présence à La Nouvelle-Orléans. Ma mère. Je m'approche doucement et l'observe à la dérobée pour ne pas l'effrayer. Je me rappelle les paroles de Sam : elle est très timide. Ses traits sont sillonnés par des rides profondes sur son teint un peu plus basané que le mien. Elle fixe un point devant elle, dans le sol poussiéreux parsemé de cailloux. À ses pieds sont

posés plusieurs sacs comme pour délimiter son territoire. Je prends soin de ne pas les heurter et m'assoie sur le banc. Ma voisine ne bronche pas.

« Bonjour », dis-je. La dame lève les yeux, sans répondre. Je laisse planer le silence un moment. Je poursuis. « Je m'appelle Luce. Je viens de Montréal. J'ai quelque chose à vous lire. » Je sors un des carnets de mon sac en bandoulière et tombe sur celui vert pâle.

La sans-abris ne bouge toujours pas. Je me demande si elle comprend seulement ce que je dis. Rien ne le laisse paraître.

« I don't know what you're talking about », finit-elle par me dire doucement, ses yeux dans les miens. Elle se lève, plie avec douleur ses genoux et emporte ses sacs sans se retourner. Clouée au banc, je suis incapable de la retenir. Je ne peux pas bouger un seul membre, encore sous le choc.

Il me faut quelque trente minutes avant de pouvoir me lever, la gorge serrée par l'émotion et la tête pleine de tourments. Le cri d'un bébé en robe rose marchant dans ma direction secoue mon inertie.

J'espère de tout mon être qu'Émilie sera de retour au même endroit dès demain. Dans le cas contraire, je peux compter sur Sam pour m'avertir de son passage au restaurant. Tout n'est pas perdu. Je dois y croire.

À quoi bon si mon cœur ne sert à rien

Autant le donner

Cette cicatrice dans mon âme

Les moments de bonheur vécus

Vouloir avide ou hasard menteur

Je parviens à l'heure au point de rendez-vous avec Boule de suif. Comme tous les jours après son travail, il m'attend déjà, écoutant de la musique classique. Aujourd'hui, c'est un concerto pour piano de Mozart.

La composition dynamique de l'Autrichien me ramène sur terre. Je me laisse envahir par les notes tantôt sombres tantôt lumineuses, par les trombes orchestrales. Je ne trouve pas encore les mots pour raconter mon aventure.

«J'ai peut-être rencontré ma mère», dis-je effaré. Le poète sursaute. «Enfin »!, crie-t-il. Encore bousculée, bombardée par toutes sortes de sentiments paradoxaux, je ne parviens à raconter en détail mon expérience au couple qu'autour du souper préparé par Sibylle. Elle aussi rayonne. Moi, je m'enfonce dans un abîme de pessimisme. Le contact avec Émilie s'annonce ardu, complexe, déroutant.

— Je n'ai pas l'impression d'avoir retrouvé ma mère : j'ai rencontré une étrangère. Je ne vois pas comment je pourrais renouer les liens avec une personne comme elle. C'est une tâche trop colossale pour moi. Elle était si... absente. Émilie n'a pas été émue de me voir, moi, sa propre fille ! Je n'arrête pas d'y penser. Je fais peut-être une erreur en souhaitant la connaître davantage et chambouler son monde. C'est la vie qu'elle a choisie après tout...

— Allons-y une étape à la fois, Luce, me recommande Sibylle. Tu vois tout en noir. Je suis certaine que la situation ne peut que s'améliorer.

— Oui, tu as subi un choc aujourd'hui, poursuit Boule de suif. Émilie t'a parlé et c'est bon signe. Continue sur ta lancée et tu verras.

Je me couche très tôt et j'ai besoin de me retrouver seule. Mon retour à Montréal est remis à plus tard. C'est au-dessus de mes forces d'en informer ma grand-mère.

Ma nuit est réparatrice. Lorsque je m'éveille, je suis en mesure de contempler ma chance plutôt que les embûches. Je croise les doigts pour qu'Émilie soit de nouveau au rendez-vous. Je voudrais lui offrir quelque chose, mais quoi ? J'apporte une photo de grand-maman avec moi.

Les stries du ciel

Balaient les doutes

De la nuit dernière

Le dame est assise au même endroit. Elle a décidé de revenir ! Je saute de joie. Je l'aurais attendue toute la journée s'il l'avait fallu. Je cours vers elle. Mon négativisme d'hier s'envole d'un coup.

L'itinérante ne bouge toujours pas à mon approche. Elle prend la collation que je lui tends et hoche la tête en signe de gratitude. Sans échapper un son. Elle ne m'a pas salué non plus. Je ne suis plus irrité par cette attitude, puisque le choc initial laisse sa place à une graine d'espoir, celui d'avoir une mère à nouveau. Un pas à la fois, comme me l'ont conseillé mes deux amis.

La Place est moins remplie qu'hier et des pigeons roucoulent doucement à nos pieds. Je ne sais plus ce qui m'a pris hier soir. Je reconnais là mon tempérament parfois marabout et défaitiste. Ainsi assis auprès de ma mère, je respire mieux. Je croyais avoir oublié ce sentiment de quiétude et d'apaisement. Le stress des dernières semaines peut commencer à se dissiper.

Je sais que, s'il s'agit bien de ma mère, elle ne redeviendra pas celle d'avant. Mais elle sera l'objet de toute mon attention. Toutes mes énergies seront dirigées vers elle. Je ne compterai pas les heures. Tout pour qu'elle ne s'évanouisse pas une fois de plus dans la nature.

En voyant la photo de ma grand-mère, celle que je crois être Émilie sourit. J'ai envie de crier victoire. Mais toujours pas un mot. Je lis à voix haute de nombreux poèmes en ordre chronologique. L'itinérante se laisse bercer en silence par les vers qu'elle ne reconnaît pas. La complicité entre nous s'établit lentement, d'abord par le regard.

La température clémente nous laisse le loisir de nous apprivoiser. Je replonge dans mes souvenirs et espère qu'elle m'y suit. Que les miens favoriseront une réminiscence des siens. Que l'amour de jadis ne s'est pas perdu dans le silence des années.

Malgré toutes mes bonnes intentions, en face à cette femme si

fragilisée, mon sentiment d'impuissance gagne parfois du terrain. Je m'efforce de me convaincre du contraire. L'ampleur de la tâche est si énorme ! Une bataille se joue là, sur ce banc public, entre deux émotions contradictoires. Mais je ne peux pas laisser ma mère derrière moi. Je dois essayer de la tirer des enfers, la ramener dans son ancien monde. Je ne vais pas abdiquer.

Je parle souvent des mêmes choses : grand-maman Joséphine, moi, Montréal, son travail, ses poèmes... J'espère ainsi la stimuler. Émilie fait de brefs commentaires, mais se tait le plus souvent. Je sais au moins qu'elle comprend ce que je dis, mais elle n'a jamais dit mon prénom. Émilie est plongée dans une profonde léthargie, telle une somnambule. Elle refuse que nous allions chez le médecin.

Dans le deuxième carnet bleu, je parviens à poème qui éveille une sensibilité particulière chez moi. C'est mon préféré. Pour une rare fois il n'est pas question d'Ailleurs, mais du sentiment amoureux. Une question me brûle les lèvres : «Maman, parlais-tu de mon père?» La vieille dame ne répond pas.

Le jour suivant, la dame prononce enfin mon prénom. Nous nous trouvons encore devant la cathédrale. Il y a des heures que je suis auprès d'elle, incapable de la laisser. Elle ne montre aucune intention de quitter ce banc public où elle est arrivée avant moi ce matin. Soudain elle tourne un regard éberlué vers moi.

— Je m'appelle Dora. Je suis désolée, Luce, je ne suis pas celle que tu crois, me dit-elle d'une voix étranglée.

— Moi, je crois que c'est bien toi, maman !

Ses traits se durcissent. Incrédule, elle poursuit :

— Non, Luce. Tu veux que ce soit moi, c'est tout, fait-elle piteusement.

— Maman, je t'avais perdue, et maintenant je t'ai retrouvée !

— Ma très chère, je veux bien être ta maman... pour un instant...

Elle saisit ma main avec douceur et la caresse.

Je ne vois pas clair. Je pense à ma mère qui m'a oubliée, délibérément ou pas. Je pense que tout ça est une erreur, qu'Émilie va apparaître devant moi. Que l'inconnue assise à mes côtés retirera ses paroles et avouera enfin la vérité. Mes pensées s'emballent, s'embrouillent et je ne peux pas croire ce qui arrive. Je ferme les yeux et prend une grande bouffée d'air. Puis, mon regard se tourne vers Dora. Je lui souris du mieux que je peux. Je ne peux pas fuir. Je me réveille comme on émerge du sommeil. Un déclic s'est fait en moi.

Je continue de lire les poèmes, les yeux dans l'eau. J'ose enfin regarder la réalité en face : ma mère, je ne le retrouverai pas. Je ne suis plus cette enfant de cinq ans qu'elle a quittée, mon cœur a compris. C'est un grandiose moment d'émotions.

J'ai dans la voix un chant venu d'ailleurs

Ma bouche est avide d'un rythme nouveau

J'ai dans la voix un chant venu d'ailleurs :

Sapins des neiges et montagnes de nulle part

Chanson élevée

Sourire d'embrun

Ma mortelle envie d'aimer

S'accrocher tant bien que mal

À s'empêcher du regard

À s'empêcher non pas trop tard

À chavirer dure condoléance

*Il n'y a que dans un univers nouveau
Où on parlera des brumes anciennes
D'un écho insoumis
Et d'une absence répétée
La voix demeurera*

Alors que la seconde journée tire à sa fin, j'enjoins Dora à venir chez Boule de suif et Sibylle, qui m'ont demandé d'inviter Émilie. « Rien de mieux, a affirmé Sibylle sur un ton dynamique, qu'un bon repas préparé avec amour. Tu vas voir Luce, ta mère, elle va gagner en lucidité de jour en jour avec le régime que je vais lui préparer. Nous allons lui délier la langue, je te promets. »

Dora n'accepte pas tout de suite l'invitation, mais veut bien me suivre pour rencontrer à Boule de suif. En notre compagnie, je sais que Dora s'illuminera. Après une conversation pleine de compassion, Dora consent timidement à venir à la maison plus tard cette semaine.

Durant cette soirée, l'itinérante naît de nouveau sous nos yeux. Il y a probablement fort longtemps qu'elle ne s'est pas sentie aussi entourée et appréciée. Mais ses progrès ont des limites. Elle ne nous livre que des bribes d'informations qui manquent de clarté ou qui sont mal articulées.

Grâce à nos amis, Dora ne dormira plus dehors puisqu'elle accepte de se faire héberger. Pendant les jours qui suivent, Sibylle lui fait la lecture et elles se promènent souvent ensemble dans le quartier. Je crois que tout ce temps que la Louisianaise consacre à Dora est une sorte de rédemption qu'elle s'impose à elle-même, quoi qu'il n'y ait pas de véritable coupable...

Un jour, alors qu'elles reviennent d'une de leurs escapades, Sibylle s'exclame : « Dora et moi, nous avons bien discuté, pendant notre promenade, Luce. Elle s'est montrée curieuse par rapport au Cercle. Samedi, nous les rencontrerons. Elle a aussi semblé intriguée par

Diablotin vert. » En entendant cette nouvelle, j'embrasse Dora sur la joue. Ce geste n'a rien de coutumier pour moi.

J'imagine à quoi ressemblait Dora avant. Sans doute que le temps et les conditions de vie extrêmes l'ont vieillie avant l'âge. Je la trouve belle, avec un air calme et serein. Tous ses cheveux sont blancs et elle se plaint d'avoir mal aux articulations, comme grand-maman.

Durant tout son temps dans la rue, Dora a connu des hauts et des bas. Elle est originaire de La Fayette, plus à l'est, où ses parents l'ont élevée en français. Elle m'a avoué avoir bu après son arrivée à La Nouvelle-Orléans. C'est ce qui expliquerait entre autres ses trous de mémoire. Un centre d'hébergement pour femmes lui est venu en aide et elle a pu échapper à sa dépendance. Ce même centre, parmi les deux dans lesquels elle a séjourné, m'a confirmé qu'une Émilie était passée par chez eux, mais que personne n'avait plus de nouvelles. Je ne pouvais donc rien conclure avec certitude. Dora m'a avoué avoir parfois utilisé un pseudonyme.

Pendant ses épisodes les plus heureux, elle logeait dans des logements insalubres, plus sûrs que les trottoirs humides. Elle a eu une amie elle aussi sans-abris sur qui elle pouvait compter, mais qui est décédée subitement. Dora n'a pas voulu m'en dire plus.

Elle n'a jamais été emprisonnée, ce qui explique pourquoi la police ne m'a été d'aucun secours. Dora était une itinérante très discrète et solitaire. Elle était douée pour se cacher et fuir le monde.

Au début des années 2000, Dora a eu droit à un petit studio payé pour le gouvernement, mais la tentative a échoué. Elle est passée de mauvaises rencontres en mauvaises rencontres. Elle est peu loquace sur le sujet, mais elle a connu la violence de certains à qui elle s'est risquée à faire confiance. Ces revers l'ont davantage plongée dans la souffrance et la solitude.

Comme toutes les itinérantes, Dora se croyait responsable de tout, pensait pouvoir s'en sortir seule. Elle ne s'estimait pas digne de l'aide offerte. La culpabilité faisait partie de son quotidien et agissait comme un frein. Sans oublier des moments d'amnésie, de dépressions et de crises

d'angoisse qui s'enchaînaient telle une spirale infernale. Malgré nos demandes renouvelées, elle refuse de consulter un médecin pour s'assurer que ces problèmes sont bien derrière elle.

À force de discussions, Dora a montré des signes encourageants de se prendre en main. Je sais qu'elle le fait pour moi, malgré ses craintes. Sibylle, Boule de suif et moi tentons de la mettre à l'aise le plus possible avant mon futur départ, de faire renaître son goût pour la vie. Je songe à Joséphine, dont la santé décline. Elle aura besoin de mon aide.

Nous prenons l'habitude de nous installer de longs moments sur la véranda alors que l'air printanier se réchauffe, parfois dans la balançoire, parfois dans les chaises bancales. Dora regarde au loin, au bout de la route. J'interromps souvent ses rêveries par mes questions de plus en plus personnelles. C'est plus fort que moi.

Dora, avec le temps, se confie à moi. Nous apprenons à nous connaître pour de bon. Rarement dans ma vie ai-je été aussi heureuse et comblée. Ce sont des jours d'insouciance. Nos deux hôtes sont nos anges gardiens. Ils ne s'encombrent pas de notre présence. Leur élan de générosité est réel, un véritable mouvement du cœur.

Je décortique peu à peu la psychologie et le passé de Dora. J'y vois beaucoup de similitudes avec l'histoire d'Émilie. Elle se blâme d'avoir été abandonnée par son père, puis son ex-mari et d'avoir laissé tomber sa fille. Elle s'accable de tous les défauts : d'être une poétesse ratée, une lâcheuse. Rien, il n'y avait, pendant toutes ses années d'errance, rien à quoi se raccrocher. Elle a préféré tenter de tout oublier, tout plaquer pour de bon, quitte à pourrir son existence.

Dora a agi par coups de tête. Ses erreurs et ses échecs se sont accumulés à une vitesse folle et elle n'a plus su pas comment s'en sortir. Pour une femme éduquée comme elle, c'était un drame. Très sévère avec son unique enfant, sa mère y était pour quelque chose. Je sais qu'elle la réprimandait sans arrêt. Elle était à peine moins dure avec sa propre fille.

Tout au long de son enfance, Dora a reçu trop peu d'encouragements de la part de son seul parent, son acariâtre mère. Et que penser de son ex-mari et de son abandon? C'était là des secrets que Dora gardait enfouis et un poids difficile à porter. Elle n'a bientôt plus été qu'un être fragile, brisé.

Dora n'était pas habituée à l'échec. Elle craignait les constants reproches de sa mère. Elle a flanché suite aux événements malheureux, enfilés tel un collier de perles de désespoir. Elle n'avait pas de carapace et a failli gâcher sa vie au complet.

Moi, j'ai eu de la chance de ne pas tomber aussi bas...

Les jours passent. Je tombe par hasard sur Sam. Je fais alors une course dans le centre pour Sibylle. Aussi de bonne humeur que lors de notre première rencontre, son regard perd de son éclat lorsque je l'informe que ce n'est pas ma mère que j'ai retrouvée. Il me remercie de prend soin de Dora. Il raconte notre histoire à tout le monde autour de lui, m'explique-t-il. Selon lui, on peut en faire un film, tellement c'est incroyable! Il se félicite d'y avoir participé. Il espère que je reverrai ma mère un jour, que tout tombera en place. Il dit avoir souvent pensé à nous, Dora et moi. Il sait à quel point elle a besoin qu'on l'aide.

Sam s'enquière de ma date de départ. J'explique que pour l'instant je ne veux rien précipiter. Je descends de l'autobus, car je transfère dans un autre. J'embrasse Sam, mon porte-bonheur blond au pays de l'Oncle Sam. Ce personnage que j' imagine venir d'un autre monde. Je ne le reverrai peut-être jamais.

« Tu devrais téléphoner à ta grand-mère, Luce », me dit un jour Sibylle. » Ce n'est pas la première fois qu'elle insiste. Je n'ai pas envie de discuter avec ma grand-mère, mais Sibylle va chercher le combiné sans fil et me le tend. Je respire un grand coup. Je compose le numéro.

« Bonjour, grand-maman. Comment vas-tu? (...) Oui, tout va très

bien, je me repose bien. (...) Oui. (...) Non. (...) En fait, je pense rentrer d'ici une semaine peut-être un peu plus. (...) Non, tu n'as pas à t'en faire pour ma maîtrise, j'y pense constamment. Je ne suis pas en retard dans mes recherches, je dirais même qu'elles ont progressé. J'ai finalement trouvé un sujet qui m'intéresse vraiment. (...) Non, ce sera plutôt sur les poètes francophones de la Louisiane. » Je fais une pause. Mes études sont le moindre de mes soucis pour le moment.

Une fois la conversation terminée, je demeure pensif quelques instants sur le divan élimé du salon. J'entends Sibylle qui cuisine en chantonnant. Grand-maman avait l'air... triste, déboussolée, fragile. Comme si sa carapace avait enfin été percée. Je réprime un sentiment de culpabilité, une fois de plus. Mais son ton de voix, brisée, me reste en tête et m'émeut profondément.

Je m'efforce d'appliquer jour après jour le conseil de Sibylle : «Il faudra se montrer patiente avec Dora, m'a-t-elle averti. Sa réinsertion ne doit pas être brusquée.» Il lui faudra du temps pour tout apprivoiser à nouveau. Près de vingt ans dans la rue ont marqué Dora à tout jamais, au plus profond de son âme. À soixante-quatre ans, elle a l'air d'une vieille; l'itinérance l'a vieillie avant l'âge. Il lui manque plusieurs dents et elle laisse ses cheveux blanchis pêle-mêle. Quelques habitudes demeurent tenaces : Dora n'a jamais pu dormir dans le lit de la chambre d'amis, préférant le plancher. Elle aura toujours des manies un peu étranges.

Dora a appris à se débrouiller toute seule et à parler le moins possible. Même avec moi ses non-dits sont nombreux. Mais elle se montre patiente et attentive, prête à surmonter les multiples obstacles. Je me plais à croire qu'elle le fait par amour pour nous. Elle se laisse tout simplement guider, sans aucun signe d'exaspération ou de colère. Elle se montre reconnaissante envers Sibylle et Boule de suif. Dora réagit mieux que je ne l'ai d'abord espéré. Avec le temps, son élocution s'améliore; rien à voir avec nos premières rencontres!

Trois semaines plus tard

Lors de ma dernière soirée à La Nouvelle-Orléans, Dora et moi passons la soirée à discuter. Dora doit tant régler avec son passé! Comme elle l'a souligné, elle me confie déjà beaucoup. Je dois user de tact afin que Dora ne se referme pas telle une huître. Au bout de plusieurs heures, il se fait tard et Dora a l'air épuisée. Je lui propose d'aller se coucher. Elle se lève sans oser lever les yeux vers moi. Je devine l'humiliation qui couve au fond d'elle, toutes ces émotions entremêlées. Je ne peux pas lui en vouloir. L'air piteux, elle disparaît. Je passerai les prochaines heures à méditer sur ce que je viens d'entendre.

Il est entendu avec Sibylle et Boule de suif que Dora pourra rester aussi longtemps qu'elle le souhaite chez eux, ce qui met un baume sur mon cœur. J'ai le sentiment du devoir accompli et mes recherches n'ont pas été vaines.

Plus tôt dans la journée, c'est sur un ton maternel que Sibylle vient me retrouver. « J'ai réfléchi, Luce, et tu ne dois pas quitter La Nouvelle-Orléans sans que l'on ait été vérifié le contenu des boîtes au sous-sol de chez Clarkson. J'ai hésité longtemps, car je savais que tu avais d'autres chats à fouetter. Masi ce serait une belle occasion de perdue. Il y a sans doute des trésors cachés là. Il vaut mieux en avoir le cœur net.» J'ose à peine cligner des yeux, tellement je suis concentrée.

Je crois même que certains de mes amis poètes y ont laissé des manuscrits inachevés. Il me semble les avoir rangés quelque part dans les boîtes du sous-sol de chez Clarkson.

Quoi? Tu aurais dû m'en parler avant!

Je sais, mais comme je te dis, je ne suis sûre de rien. Et je ne suis même plus certaine du contenu des boîtes. C'est peut-être sans importance.

Sibylle m'emmène chez Clarkson et c'est à peine si le propriétaire,

occupé, nous marmonne un «oui», lorsque nous lui demandons d'aller au sous-sol. D'ailleurs, il y a longtemps que je souhaite aller y faire des recherches. Lorsque j'ai dit à M. Clarkson que je comptais faire mon mémoire sur les poètes louisianais, il m'a lui aussi aussi recommandé de jeter un œil à ces vestiges qu'il n'a jamais pris le temps de classer. Il croyait que je pourrais dénicher quelques trouvailles susceptibles de m'aider dans mes études.

Une fois en bas, nous devons d'abord désencombrer la pièce. Je n'ai allumé qu'un seul des néons, ce qui me laisse dans une noirceur relative. Je le regretterai quelques minutes plus tard, alors que nous sommes déjà emprisonnées derrière tout ce fatras. Nous déplaçons les chaises défoncées et les autres babioles avant de parvenir aux boîtes de livres alignées le long du mur de briques rouges. Je me penche, inspecte une première boîte, puis une seconde, alors que Sibylle fait de même. Elle me propose des titres, ici et là. «Nous cherchons une boîte en particulier. Je suis certaine d'y avoir rangé des trucs importants. Comme c'est moi qui l'a laissée ainsi, je devrais être en mesure de le reconnaître», m'a-t-elle informée. Les livres sont presque tous soit écornés, soit déchirés. Je sais qu'il ne faut pas juger d'un livre par sa couverture, mais certains ont l'air d'un ennui mortel. J'ouvre d'autres boîtes et encore d'autres.

Je suis sur le point de tirer ma révérence lorsque Sibylle pousse un cri victorieux. Heureusement, M. Clarkson nous a laissé son exacto. La boîte cache deux petites piles de livres. J'ai le cœur qui bat presque aussi fort que lors de la découverte des carnets de ma mère.

Sans oser respirer, j'engouffre quelques livres dans mon sac, qui devient un poids considérable pour mon épaule droite, et garde les autres dans mes bras. Tout le fouillis est replacé exactement au même endroit... enfin, c'est ce que j'espère. La tête et le cœur tambourinant, j'éteins le néon en tirant sur une cordelette. Je ne comprends pas ce qui s'est passé.

Je revois la puissante lumière du jour au sortir de la trappe du sous-sol. Nous remercions M. Clarkson, un pied dans la porte, car je suis pressée de partir. Nous devrions nous revoir le samedi suivant, mais je sais que je ne serai plus là. Je ne lui fais pas mes adieux, car ma découverte me tire

déjà à l'extérieur.

Nous marchons quelques minutes avant de dénicher un petit escalier sous une arcade en pierres. La froideur du minéral sur lequel je m'assoie est aussitôt inconfortable. Ainsi à l'ombre, je frissonne déjà. Là, mon amie me parle du deuxième grand amour de sa vie : la poésie louisianaise.

Sibylle et Clarkson avaient bien raison : plusieurs ouvrages difficiles à trouver en bibliothèque et impossibles en librairie me seront utiles. L'après-midi durant, la poétesse me raconte ce qu'elle sait des poètes cadiens et de leur art.

CHAPITRE 7

Le retour

Montréal, juillet 2010

C'est le soir. Une fois de plus, le moment est idéal pour discuter avec Joséphine, comme j'ai si souvent rechigné à le faire autrefois. Ce plaisir quotidien nous épanouit toutes les deux. Mais seulement nous deux, contrairement à mes espoirs désormais enfuis. La radio de la cuisine est restée allumée. C'est un poste de country et j'entends la chanson *City of New Orleans*. Malgré ce que son nom indique, je connais assez cette pièce pour savoir qu'elle n'a rien à voir avec la ville où j'ai séjourné pendant plusieurs semaines. Il y a aussi des chants oiseaux qui concurrencent la musique des ondes.

Joséphine m'attendait, telle une louve. Ces semaines d'attente, mais aussi, de mon côté, d'exploration de moi et de mon passé, nous ont rapprochées. Je ne m'hérisse plus comme avant et elle ne me passe plus de commentaires humiliants. Je crois que ma grand-mère sent que la vie s'échappe d'elle peu à peu et elle s'est fait comme serment à elle-même de profiter des derniers instants. Étonnement, sa mémoire ne lui fait presque plus défaut.

Lorsque j'ai expliqué à ma grand-mère ma quête pour retrouver Émilie, c'est-à-dire grâce aux carnets, elle a rétorqué qu'elle avait été les récupérer dans le coffre-fort où elle les avait longtemps dissimulés. Voilà pourquoi je ne les avais pas trouvés avant. Contrairement à ce que j'ai pensé, elle en avait fait la lecture. Bien sûre. Elle voyait dans les carnets un morceau précieux de sa chère fille, mais trop lourd en émotions pour qu'elle les conserve sous son toit. Ma grand-mère comptait choisir le bon moment pour me les montrer, puis n'y avait plus pensé. Elle n'avait d'ailleurs pas remarqué leur disparition et était loin de se douter qu'ils étaient la raison de mon long séjour américain. Joséphine n'avait pas fait les mêmes liens que moi au sujet de La Nouvelle-Orléans, ce dont je ne suis pas surprise. J'ai vu dans les vers quelque chose qui lui échappait.

Le balcon de l'appartement nous accueille ma grand-mère et moi. Il donne sur la cour du voisin d'en bas. Son chien, le plus souvent laissé à lui-même, s'abrite à l'ombre du cabanon. Le balcon est banal, malgré l'ensemble de table et de chaises que grand-maman a acheté en promotion à la fin de l'été. J'avais été surpris de cet achat qui ne lui ressemblait pas. La terrasse mesure une douzaine de mètres et compte trois fenêtres ainsi qu'une porte qui donne accès à l'espace commun. Les voisins sont tous très discrets. Nous ne percevons rien de l'écho de la rue alors que les arbres feuillus se balancent timidement devant nous.

— Il faudra bien que je me trouve un travail un jour, lui dis-je.

— À l'université, peut-être?

— Je n'ai aucune chance. Pas maintenant.

— Ne t'en fais pas avec l'argent.

Ce soir, c'est de nouveau Joséphine qui a cuisiné. Je n'ai pas encore osé mentionner les autres carnets. Je tâche de taire mon bouillonnement interrogatif puisque je ne veux pas bousculer Joséphine.

La chaleur de l'après-midi s'éclipse lentement. Reposée, grand-maman s'ouvre à moi en parlant très bas, répond à mes questions.

— Y a-t-il quelque chose d'anormal que tu avais noté chez maman ?

— Oh...

Joséphine se tait, se mord la lèvre.

— J'ai toujours trouvé que, ne peu de temps, elle avait beaucoup changé. Pendant des années, je croyais que je m'inventais des histoires à propos de ce qui avait pu lui arriver, comme si des pans entiers de sa vie ont été volés. Mais je sais au fond de moi qu'elle ne peut pas être coupable de rien.

Ma grand-mère déglutit avec difficulté. Mes pensées sont pesantes, mes questions, que je n'ose pas encore formuler, profondes. Je souhaite une inspiration soudaine qui me poussera à parler. J'espère que Joséphine

entamera elle-même un de ces sujets délicats. Comment savoir si je vais trop loin? Je laisse planer un silence relatif, alors que ma grand-mère essuie ses dernières larmes.

«Quand comptes-tu recommencer ton mémoire de maîtrise?», me demande-t-elle. Son ton, pourtant ferme après autant de pleurs, me surprend. Son rôle de parent reprend le dessus.

— Mon mémoire? Je ne sais pas, je ne suis pas très motivée.

— C'est une grosse entreprise, mais je vais t'aider, moi.

— Oh, je le sais. Ce qui me fait peur, c'est que je ne sais pas encore si j'aurai la force de me rendre jusqu'au bout.

— Hum, nous verrons tout cela.

J'ai droit à un sermon du temps de jadis. Mais je suis trop heureuse pour le lui reprocher. Ma grand-mère parle en femme d'âge mûre, posée. Plus rien ne l'empêche désormais de montrer sa tendresse à mon égard.

— Et ce poète, Diable vert, je ne le connais pas. Il est mignon?

— Oui, si on veut. On ne peut pas dire qu'il mène une existence enviable... Il est très pauvre, même s'il est bourré de talent. Au début, il m'a énormément déplu. Je le trouvais sec et même méchant, mais je suis peut-être trop sévère envers lui.

Joséphine marque une pause et poursuit sur un ton sérieux.

— S'il se montre froid avec toi, ça ne veut pas forcément dire qu'il te déteste, tu sais. Surtout si c'est un artiste.

— Oh, je sais bien. Il y a longtemps que nous ne sommes pas vus.

— Tu devrais lui donner signe de vie.

— Je ne sais pas, je vais y réfléchir.

Diable vert. Je ne pense jamais à lui. Il est étrange que grand-maman me le rappelle alors qu'elle ne le connaît pas.

Quelques semaines plus tard

Au fil des jours qui passent, je m'occupe de grand-maman et j'étudie mollement. Dans la chaise longue du balcon, véritable havre de repos, Joséphine a depuis quelques jours un air hagard. Le vif tissu bariolé du meuble qui l'accueille ne redonne pas la jeunesse perdue à son visage.

« Un jour, tu te remercieras d'y mettre autant d'efforts », me répète ma grand-mère malgré ses propres déceptions.

Le contenu des nouveaux carnets, me trotte dans la tête. J'ai déjà tout assimilé. Nous n'en avons pas parlé. Je ne parviens pas encore à trouver quoi dire sans la blesser. Des soirées entières, je reste accroché à ces témoins immuables du passé. Et j'accepte peu à peu mes espoirs envolés.

Depuis La Nouvelle-Orléans, la situation de ma grand-mère s'est détériorée. Je crains le pire. Le doute ne disparaît jamais. Plus que jamais, je suis sa seule gardienne.

Le mois d'août affiche ses couleurs, ses odeurs d'été suspendu. J'ai tout de même passé plusieurs jours à la bibliothèque de l'université. Je dois pendre mon courage à deux mains pour m'y rendre malgré la température magnifique. J'évite ainsi de subir les réprimandes de Joséphine. Telle grand-mère, telle petite-fille. N'est-ce pas ce qu'on dit?

Un jour, à mon retour de la bibliothèque justement, elle dort sur la chaise longue. C'est un mardi comme les autres. Je ne la salue pas pour ne pas la réveiller. De dos, j'aperçois ses bras et ses jambes qui tombent de manière nonchalante. Je prends place à la table pour lire. Au moment de m'asseoir, un gros volume tombe de mon sac. Le vacarme aurait dû réveiller ma mère. Je m'étonne qu'Émilie n'ait pas bougé. « Grand-maman? » Elle ne me répond pas. «Grand-maman? Tu dors?» Le silence à nouveau. Je crie : «Grand-maman?». Toujours rien. Je comprends malgré moi. Mon cri fend l'air : « Grand-maman! »

Joséphine a les yeux fermés, endormie au moment de pousser son

dernier souffle. Elle porte un chapeau de paille, des pantalons capris bleu ciel et un haut à motifs que nous avons achetés ensemble. Si son corps n'était pas si tiède, je dirais qu'elle n'a jamais été aussi belle et paisible. Cette pensée me réconforte. J'aurai son léger sourire gravé à tout jamais dans ma mémoire.

Je n'ai pas tout de suite le courage d'appeler le 9-1-1. Je m'assoie par terre à côté de la chaise. Je pleure en tenant la main de ma mère. Je reste ainsi longtemps avant de rassembler la force nécessaire de me lever.

Les ambulanciers emportent le corps. Ils m'informent de ce que je savais déjà : le cœur de ma grand-mère s'est arrêté de battre. Tout doucement. Sans douleur. N'est-ce pas la mort que tout le monde souhaite? Le temps a finalement gagné sur elle, sur ses membres frêles.

Dans ma tête, tout s'enchaîne rapidement. C'est si injuste! Elle méritait de vivre longtemps encore! J'aurais tant voulu qu'elle fasse concurrence au temps!

Cinq semaines après notre réunification, ma grand-mère décède. Tout doucement, en dormant, l'air paisible. J'ai le sentiment qu'elle pouvait partir en paix.

Je ne peux pas m'empêcher de penser que le destin est cruel. Un retour et un départ. Ça s'annule. La grand-mère et sa petite-fille ont eu le temps de parler, mais je ne crois pas que Joséphine a jamais véritablement pu me comprendre, pas entièrement en tout cas. Je lui ai caché bien des secrets... Moi-même je ne sais pas tout d'elle, ni de moi non plus.

La disparition de grand-maman me laisse au dépourvu. À mon retour, j'ai cru pouvoir compter sur elle, mais elle est partie trop tôt. Et je me trouvais déjà dans une situation précaire! Un énorme vide subsiste. Grand-maman demeurera muette sur un nombre incalculable de secrets, de trésors personnels. Mais je crois qu'elle est morte l'esprit en paix, comblée m'avoir auprès d'elle.

Je prévois maintenant déménager quelques rues plus loin, en laissant une partie de nos souvenirs derrière moi. Je prépare les boîtes sans

précipitation. Je préfère profiter de la terrasse et j'y passe des heures.

Jusqu'au départ des ambulances, je retiens mes larmes avec difficulté. Quand je suis enfin seule, je peux pleurer et crier jusqu'à l'infini. Mais je suis tétanisée par la solitude. Je me retrouve plus isolée que jamais. Ainsi, le pire était à venir...

Soudain, je veux, il me faut parler. J'appelle une des amies. C'est Marie-Anne qui vient en renfort. Elle a connu Joséphine, alors qu'elle était en visite chez moi, à plusieurs reprises au fil des ans. J'ai raconté à Marie-Anne que ma mère était partie à La Nouvelle-Orléans.

Je me sens complètement vidée. C'est à peine si j'ai la force de discuter avec mon amie. Mon calme face à la situation me surprend, même si je suis encore sous le choc. L'adrénaline qui coule dans mes veines crée un rideau brumeux entre moi et le monde.

Marie-Anne complète sa résidence comme urgentiste. Elle s'y connaît, dans les situations difficiles. Elle se montre très douce et attentive envers moi, habituée à supporter ses patients et leurs proches à travers les drames les plus inattendus. Elle me dit tous les mots qu'il faut pour me rassurer et parvient, pour un temps, à me changer les idées.

— Que comptes-tu faire, à présent?

— D'ici les funérailles, il est certain que je reste ici, mais après, je ne sais pas.

— Tu vas terminer ta maîtrise?

— Ça, il est beaucoup trop tôt pour le dire. Mais grand-maman aurait voulu que je la termine une fois pour toutes.

Mes ambitions universitaires sont de moins en moins claires. Pas comme Marie-Anne. Elle, elle a trouvé sa voie. Alors qu'elle et moi discutons dans ma chambre, je tombe sur des photographies du Cercle des poètes cadiens. C'est une bouffée d'air frais dans mon désespoir. La Nouvelle-Orléans, sa chaleur et ses gens, me manquent tout à coup. Je contacte Sibylle et Boule de suif sur le champ pour les informer des

funérailles.

Je mets un moment afin de trouver le numéro des poètes. Je ne les ai pas appelés depuis plusieurs semaines. J'y parviens à bout de force et à bout de nerfs. J'ai besoin d'entendre ces voix amicales.

Au bout du fil, Sibylle pousse un cri d'horreur. Le choc passé, elle m'informe qu'elle et son mari viendront par autobus, à temps pour la cérémonie : c'est moins cher et Boule de suif craint de voler. Je raccroche en souriant faiblement. Dora continuera d'occuper la maison pendant ce temps. Ces deux êtres sont tout ce qui me reste, ma seule famille.

Je devrai apprendre à vivre sans Joséphine, seule, pour de bon. Une douleur m'empoigne le ventre. Alors que croyais l'abîme derrière moi, voilà que la vie de ma grand-mère, ma vie, s'arrête brutalement. J'en resterai longtemps amère.

Joséphine, au moins, est partie sans douleur. Je sais qu'elle a été heureuse avec moi. Elle m'a souvent dit qu'elle était fière que je sois sa petite-fille, qu'elle n'aurait pas pu demander mieux. Je te trouve courageuse, me disait-elle. Ces bulles de bonheur me reviennent maintenant en mémoire et je regrette certains de mes comportements de jadis, je regrette l'adolescente que j'ai été. Je suis à même désormais de contempler les bons côtés de ma grand-mère, parfois difficile à vivre.

Il se fait tard. Marie-Anne doit se rendre tôt à l'hôpital demain. Je lui ordonne de rentrer. Elle m'a offert de rester pour la nuit, mais je refuse d'être un fardeau. Et moi, je dois m'attaquer à la préparation des funérailles. Peu de gens s'y présenteront.

Plusieurs pans de la vie de ma grand-mère, resteront nimbés de mystère. J'en sais peu, trop peu. J'ai au moins compris, bien des années plus tard après les faits, que le fardeau d'élever un enfant, surtout lorsque ce n'est pas le sien, sans son père qui l'avait reniée, en plus de son mal-être, ont été un des motifs de son mauvais caractère. Tout ça, c'est du passé maintenant.

Dès mon réveil, je m'installe sur la terrasse. Je devrais probablement fuir le balcon, mais il me rappelle les derniers bons moments avec grand-maman. Le soleil se fait persistant et met du baume sur mon cœur. À l'abri des regards des voisins, je pleure tout mon saoul serrant les carnets. Je pense à ce soleil aussi puissant qu'aujourd'hui dans le roman *L'étranger* d'Albert Camus.

CHAPITRE 8

Le journal d'Émilie

Mars 2010

Je choisis une journée de la fin de l'hiver pour découvrir la vie passée de ma mère. Je n'ai pas eu la force de retoucher au journal intime de ma mère. En fin d'après-midi, je lis *Le Nom de la Rose* d'Umberto Eco. Je décide finalement de mettre le roman de côté, croyant avoir accumulé assez de courage et entamer ce que j'ai craint jusqu'ici.

Les carnets contenant le journal de maman forment une marée noire et luisante, telle une nappe de pétrole qui menace d'envahir. Six carnets contiennent son journal, parsemé de ses notes de recherche. Je prends le premier, de l'époque où Émilie avait vingt-six ans, il y a donc plus de trente-sept ans. Ces carnets ont une allure beaucoup plus formelle que ceux de poésie. Les neuf carnets sont tous semblables, plus professionnels. Comme si ma mère s'était autorisée à un peu de folie pour sa poésie.

Je revis les mêmes événements d'il y a à peine quelques semaines. Je suis à nouveau absorbée par les carnets de ma mère, seule dans ma chambre. Dans ma grande hâte, je saute certains passages sur lesquels je compte bien revenir plus tard. Même si j'ai envie de découvrir de nouvelles facettes de ma mère, je veux pour l'instant en venir aux faits.

Certains passages sont corroborés par de notes de ma mère, irrécusablement à l'ordre. On peut y lire de nombreuses listes, des cotes de livres, des idées en vrac, etc.

Je souris, vu certaines ressemblances avec ma propre méthode de travail très léchée. Je m'imagine aussi tous les sacrifices que ma mère et Joséphine ont dû faire pour financer ses études. Grand-maman voulait tant que sa fille réussisse... Ma mère s'est probablement mis beaucoup de pression sur les épaules afin d'être à la hauteur.

À un moment, elle raconte combien elle a été profondément affectée

par la trahison de mon père. Elle croit être tombée en dépression ensuite. Elle a mis des années à s'en remettre. Joséphine lui reprochait souvent sa condition, ce qui n'a aidé en rien. Elle ne savait pas y faire. Elle n'avait plus la force pour rien du tout. Plus rien n'avait de sens. Joséphine s'emmurait dans son silence, et ma mère aussi.

Souvent, elle écrit qu'elle avait honte. Ce sentiment l'a envahie graduellement jusqu'à la paralyser. C'est comme si, peu à peu, elle ne croyait plus valoir quoi que ce soit. Et puis, quand elle est arrivée à La Nouvelle-Orléans, ce sentiment s'est décuplé. Elle pensait sans cesse à moi et à ses échecs. Elle ne se trouvait bonne à rien, mais en même temps, tout le monde répète qu'il faut poursuivre ses rêves. Elle ne voyait plus clair dans rien. Elle était laissée à elle-même. Pauvre maman... Ma grand-mère n'a rien compris...

Je pleure imperceptiblement, alors que je fixe le sol, déroutée.

Émilie voulait être poète depuis toute jeune. Sensible, elle était mélancolique et avait facilement le cœur brisé, pour tout et rien. Malgré ce que voulait sa mère, elle refusait de passer le reste de ses jours à enseigner à l'université, à faire des recherches que presque personne ne comprend, à élever sa fille seule, chez ma mère. Elle a préféré l'aventure et, là aussi, comme elle l'écrit, elle a échoué.

Bien sûr, son départ a été une mauvaise décision, mais elle ne pouvait pas penser clairement. La poésie mettait un peu de baume sur sa douleur. Elle pensait donc que c'était une bonne chose de s'y abandonner. Elle aurait sans doute dû prendre des médicaments, mais elle n'avait pas la force de demander de l'aide. Et personne autour d'elle ne semblait se soucier de son cas. Elle savait que j'avais besoin d'elle, mais elle n'arrivait pas à remplir mon rôle de mère.

Mes pleurs s'intensifient.

Elle a longtemps regretté son départ. Elle croyait que si elle revenait, rien ne serait plus pareil. Alors, elle a laissé couler le temps jusqu'à ce qu'elle ne se comprenne plus moi-même. Rien ni personne ne la rattachait à sa vie d'avant. Elle errait dans une autre dimension. En fait, elle attendait

que quelque chose de grandiose se produise, mais la vie l'a déçue.

J'ai de la difficulté à lire à travers mes larmes. Puis, je souris à la lecture des lignes suivantes.

Elle mentionne avoir eu la meilleure idée au monde en m'appelant Luce. Elle a choisi ce prénom pour sa ressemblance avec le latin «lux», c'est-à-dire «lumière». Car ç'a été moi, la lumière dans sa vie. Elle répète à quel point elle a honte de ne pas pouvoir s'occuper de moi comme elle le voudrait, qu'elle est une mauvaise mère. Cela lui pèse de plus en plus. Elle pense qu'elle serait soulagée, si elle n'avait pas à vivre avec un tel tracass, qu'elle n'en pouvait plus. C'est trop douloureux. Alors elle faisait tout pour m'oublier et oublier son passé. De toute façon, elle pense que je ne voudrais plus la revoir une fois que je serai adulte et que je verrais sa médiocrité.

Émilie se trompait tellement...

Malgré cette ouverture sur l'âme de ma mère, le sujet qui me préoccupe le plus reste pour le moment sans réponse. Je veux savoir qui est mon père. Même Joséphine n'a jamais su quoi me répondre... « Je t'en prie, grand-maman. Je dois le savoir », répétais-je tout bas. J'espère seulement que ma mère y viendra dans les pages suivantes.

J'ai peut-être tort de vouloir déterrer toutes les erreurs du passé de ma mère. Après tout, ses échecs me hantent encore, ont un impact sur moi dans la vie de tous les jours. Je ne peux pas m'en empêcher. Et puis, je ne pousse personne. J'ai le droit de savoir.

Plus loin, je tombe sur ce que je cherchais. J'ai une boule dans le ventre.

Visiblement, mon père a mené la vie dure à Émilie. Je dirais même qu'il a foutu sa vie en l'air, celui-là. Elle lui faisait confiance. D'ailleurs, il ne m'a jamais contactée. Jamais. Je ne peux pas m'enlever de la tête que c'est vraiment un être immonde. En plus d'avoir saccagé la vie de ma mère, il a brisé la mienne. Lui plus que quiconque est responsable de la déchéance d'Émilie. Plus le temps passe et plus je le déteste. Pourtant,

enfant, je l'ai aimé si fort...

Émilie raconte que lui et elle se sont rencontrés lors d'un colloque à Montréal, dans le cadre de leurs recherches respectives. On est en décembre 1976. Leur histoire a commencé après le séjour de cet homme, venu d'ailleurs, pour ce que j'en sais pour l'instant. Ils se revoient pendant des années. Je vois tout à coup un nom : Peter Shaw, un professeur de littérature à l'Université de New York.

Je ne bouge pas, ose à peine respirer. Je reste pantoise.

Après ce fameux colloque, c'est lui qui la contacte. Il revient donner une conférence à Montréal, en mars '77. Le professeur l'a ensuite invitée à New York, tout ça en étant marié. Ç'a duré des années, toujours de façon intermittente.

Mais, quand ma mère tombe enceinte de moi, il dit ne plus vouloir la revoir. Elle est dévastée. Elle pense ne plus jamais être la même après cela. Tout ce qu'il souhaitait, c'était de conserver sa bonne réputation, au détriment de ma mère et de moi. Elle essaye pendant quelques mois de lui reparler, mais il ne veut plus rien savoir. Émilie lui envoie des photos de moi. Ce silence est cruel. Quand elle l'a rencontré la première fois, il a pourtant l'air affable. Elle ne se doutait pas du froid calcul de cet homme.

C'est donc lui, mon père : un Américain et un lâche. Quelqu'un de brillant avec une réputation à soigner. J'éprouve d'abord de la répulsion, mais ma curiosité prend le dessus. J'ignore si j'ai envie de faire sa connaissance. Je comprends un peu mieux d'où vient ma passion pour la littérature. Un professeur à la célèbre NYU! Ça me rend fière. Mais pour moi, cet homme n'a rien de réel. Il n'existe qu'à travers les mots sévères de ma mère.

Je me promets de poursuivre ma lecture le soir suivant, afin d'étudier dans le jour.

Évidemment, dès mon réveil, je ne pense plus qu'aux carnets. Tout ce que je désire est de passer au peigne fin leurs informations, ce que je fais avant même de déjeuner. Contrairement à auparavant, grand-maman

ne tient pas à ce que je mange à heure fixe. Elle n'est donc pas venue me chercher. En fait, elle me laisse faire tout ce que je veux. J'ai parfois du mal à la reconnaître.

Émile raconte des épisodes en compagnie de mon père avec moult détails et décrit les œuvres étudiées pour sa maîtrise sur plusieurs pages. Je trouve quelques descriptions d'images médiévales sur lesquelles elle faisait ses recherches dans ses notes.

J'entends Joséphine qui m'appelle, alors que j'ai le cœur battant à cause de ce que je suis en train de lire. Il est l'heure de souper, mais nous ne discutons pas des carnets. Pas encore. Le temps propice viendra. Estomaquée par le récit en suspens, j'essaie de garder le silence pendant le repas.

— Alors, comment vont les préparatifs pour ton séjour à La Nouvelle-Orléans?

— Pas trop mal, je crois avoir déniché un hôtel pas cher dans le Quartier français.

Joséphine ne trouve rien à répondre et nous terminons de manger en silence.

J'ai ensuite toute la soirée pour approfondir le mystère d'Émilie. Ce soir non plus, je n'avancerai pas dans mon mémoire.

Un extrait en particulier attire mon regard. Dans celui-ci, ma mère fait l'éloge d'un recueil de poésie, qu'elle ne quitte plus : il s'agit de *Rivages* du poète cadien Boule de suif, paru récemment. Cet ouvrage a le don de la calmer. Elle raffole tout particulièrement des vers des poètes louisianais. Le nez dans ses livres, ma mère se sent à l'abri du chaos du monde.

J'en viens au récit du 9 janvier 1977. Ma mère a passé quelques heures dans la boutique de son ami, la Papeterie Lucas, là où elle aime lire et écrire dans l'arrière-boutique. Le magasin est ravissant et de style ancien. Les comptoirs en bois riche et les grandes fenêtres donnent le ton.

Des présentoirs de bois offrent de larges feuilles de papier de différents motifs. Toute une panoplie de crayons, de carnets et d'autres formats de papier et de cartons composent la marchandise. Dans un coin, il y a de vieux modèles de machine à écrire. Émilie contemple avec envie les différentes plumes, gracieuses et chères. Tous les murs sont recouverts de lattes de bois pâle. Un repère idéal pour les artistes et les écrivains. Le genre d'endroit pour se procurer des produits de qualité et pour discuter avec un passionné, Lucas.

Lors de sa première visite, il y a quelques mois, Lucas a invité ma mère dans l'arrière-boutique pour boire un expresso. Là, une vieille machine italienne fait de merveilleux cafés, selon Émilie. Son lien d'amitié avec le marchand s'est approfondi depuis ce temps. Ils se retrouvent régulièrement pour parler arts et culture, lorsqu'Émilie sort de ses cours.

Le soir venu, Lucas tire la grille du magasin de la papeterie. Autour il n'y a pas âme qui vive. Les commerces de la place sont déjà tous fermés. Les grillages de métal ont été abaissés, là aussi. Aux côtés de Lucas, elle se sent normalement en sûreté. Mais ça ne dure pas. Étrangement, un mauvais pressentiment lui colle à la peau, elle se sent mal à l'aise, se crispe au possible.

Le soleil est couché depuis longtemps, il est l'heure de rentrer. Elle frissonne déjà à l'idée de devoir prendre l'autobus et de monter la côte qu'elle connaît depuis toujours à pied ensuite.

Alors qu'Émilie s'affaire à ranger ses affaires dans son sac, surgie de nulle part, la main de Lucas lui agrippe avec force son épaule. Elle se retourne juste à temps pour voir ses yeux terribles. Émilie balbutie des excuses, recule.

Impossible de s'échapper. Elle essaye de le griffer, de le mordre, de la frapper. Mais ça ne l'empêche pas d'accomplir sa sale besogne. Elle arrête de crier : elle sait que ça ne servira plus à rien.

Émilie écrit qu'elle est incapable d'en écrire plus à ce sujet.

Une fois à l'extérieur, elle trouverait la place paisible si elle n'était pas dans cet état de panique, de détresse psychologique. Elle est complètement seule avec elle-même, ses craintes, ses dégoûts.

Elle hèle un taxi qui passe par là et s'engouffre à l'intérieur. Elle murmure sa destination au chauffeur. Ils ne se parlent pas. De toute façon, un mur s'est érigé entre Émilie et le reste du monde. Elle n'est guère plus qu'une étrangère, même pour elle-même.

Depuis qu'elle a commencé à relater cet épisode, l'écriture d'Émilie est irrégulière. Dans ce dernier passage, je constate une main tremblante et des tâches circulaires, des larmes. J'ai de la difficulté à poursuivre ma lecture.

Ensuite, le chauffeur se contente de la conduire à quelques pas chez elle. Joséphine, à son retour, la regarde à peine. Me mère ne s'adresse pas à elle non plus, et elle ne le fera jamais au sujet du drame qui s'incrusterait en elle. Émilie verrouille sa chambre et place une chaise sous la poignée. Il lui faut du temps avant d'arrêter de grelotter. Elle tombe de fatigue, mais ignore si elle arrivera à dormir.

Maintenant je sais. Je sais désormais que ma mère a été violée par un ami, quelqu'un en qui elle avait confiance. Émilie a été forte, courageuse. Je comprends maintenant pourquoi elle n'a pas terminé son mémoire, à tout voulu plaqué. Cet épisode effroyable explique le sentiment de honte qu'elle éprouvait. Bien sûr, rien, absolument rien, n'est de sa faute.

Traumatisée, maman n'écrit plus dans son journal pendant des mois. Ce n'est qu'en mars 1977, le 15, qu'elle recommence. Cette date correspond à sa rencontre avec Peter Shaw, de retour à Montréal.

Ma mère relate son souper avec le professeur dans un restaurant non loin de son hôtel. Dehors, la tempête, celle des Irlandais, fait rage. Les rues enneigées sont impraticables. Peter Shaw l'invite à passer la nuit avec lui. Elle ignore si elle a bien fait d'accepter. Après tout, il est un homme marié, plus vieux que lui...

C'est une chambre moderne, à la décoration dernier cri. Une paix intérieure intense de savoir Peter tout près d'elle favorise son sommeil. Il lui confie ne pas avoir arrêté de penser à elle. De son côté, après les événements de janvier, elle ne pensait plus être jamais à l'aise avec un homme. Mais Peter est si attentionné qu'il sait gagner sa confiance. Il la fait renaître en fait. À un moment durant la nuit, elle se réveille et elle croit que Peter l'observe, mais elle n'en est pas certaine à cause de l'obscurité. Elle ne sait pas si elle confond ses désirs pour la réalité...

Ils se serrent la main en se quittant. Elle croit que, tout comme elle, il est gêné. Si elle avait osé, elle l'aurait pris dans ses bras. Elle ne sait pas si elle le reverra, mais elle le souhaite vraiment...

CHAPITRE 9

Le conte

Juste avant son départ de La Nouvelle-Orléans, Sibylle me téléphone. Je suis impatiente de revoir les deux poètes. Nous parlons une vingtaine de minutes, mais j'ai plutôt besoin de leur présence réconfortante. Ils arrivent finalement l'avant-veille des funérailles. J'ignore par quel miracle je suis parvenu à tout organiser malgré mon état presque léthargique. La présence des Louisianais me procure une dose inespérée de vitalité. À leur arrivée, leur accolade muette est pleine de compassion et de tristesse. Je me demande comment j'ai pu vivre toute la dernière semaine sans eux, toutes ces années en fait.

Dès qu'elle met les pieds dans la maison, la poétesse accapare la cuisine.

— Va falloir que tu m'indiques où se trouve le marché ou l'épicerie le plus près, Luce.

— Pas besoin, Sibylle. J'irai avec toi.

— Il n'en est pas question. Toi, tu te reposes.

— Tu es plutôt enhardie pour quelqu'un qui vient de quitter son pays pour la première fois.

— Je ne suis peut-être pas une grande voyageuse, mais je ne manque pas de cran, mon chéri!

Durant son séjour à Montréal, elle se rend donc à pied à l'épicerie la plus proche. Elle prépare sa nourriture cajun qui me rappelle ma visite déterminante chez eux. Mon deuil, en compagnie des gens qui ont connu ma mère, me paraît moins lourd. Mes visiteurs égayent le logis et mes pensées.

Le couple n'avait jamais franchi la frontière américaine. Lorsque nous nous promenons dans le quartier du Centre-Sud et ailleurs, les deux

francophiles ne cachent pas leur enthousiasme d'entendre du français autour d'eux. « Alors, ça existe vraiment », dit Sibylle comme d'une autre planète.

Nous parlons longuement de ce qui est arrivé. Je leur montre le journal d'Émilie.

— Ta mère avait-t-elle recommencé à écrire de la poésie?, me demande Boule de suif.

— Non. Elle avait tiré un trait sur sa vie passée, même sur ses meilleurs aspects. Je pense qu'elle souhaitait vivre le présent.

— Je ne la blâme pas. Après tout, l'écriture crée une sorte de brisure entre soi et le monde. Il faut s'extraire de la réalité pour mieux se fondre dans un monde parallèle, avoir une double vie en somme. Elle n'en a plus eu envie, j'imagine.

À La Nouvelle-Orléans, Émilie a sans doute été bien plus que seule. Seule une main tendue pouvait la sauver. Mais celle-ci ne s'est jamais présentée.

Les funérailles se déroulent dans une stricte intimité. Il n'y a que moi, les deux poètes et Marie-Anne. Les autres membres du Cercle ont écrit une œuvre en commun que nous lisons lors de la cérémonie.

Le lendemain, une soirée d'orage, Sibylle m'enjoint à essayer d'écrire, l'air grave. « Tu verras, ce n'est jamais vain de laisser aller ses émotions sur papier. C'est thérapeutique », m'explique-t-elle. Je crois être au bout de mes forces, mais je suis encouragé par la présence de la poétesse.

J'aimerais que nous nous installions sur ma chère terrasse. Dans l'état, c'est tout à fait impossible. En plus des éclairs et du tonnerre qui me font sursauter, la pluie tombe dru en rebondissant bruyamment sur le béton. Ce son constant a quelque chose qui me rassure, à la manière d'un tic-tac d'horloge. L'air humide et collant de la journée se dissipe sans se presser. Plus d'une fois le ciel s'est illuminé le temps d'un de ces

cisaillements sur fond noir. Ça craque ensuite de partout, ça fait vibrer le plancher.

Sous la lumière de la table à manger, je ne trouve pas mon inspiration. Comme si les mots n'ont plus la même consistance. Je ne parviens plus à les saisir avec fermeté. Plongé dans la douleur depuis ce qui m'apparaît des siècles, j'ai les idées en désordre.

Sibylle, à la table avec moi, m'encourage d'un sourire. Boule de suif, lui, a insisté pour faire la vaisselle. Au bout d'un moment, je recommence à aligner les mots sur la feuille presque aussi rapidement qu'auparavant. Je fais une pause et constate à quel point ce que je raconte est morne. Après avoir lu mon texte au ton très personnel, ma mentor me demande de poursuivre, affichant un rictus piteux. Je peux sentir son malaise.

Tout de même, l'exercice me fait du bien. Boule de suif vient nous rejoindre.

— Alors? L'inspiration est-elle au rendez-vous?, demande-t-il.

— Ah! J'ai vu pire, répond Sibylle.

— Et j'ai vu mieux, termine-je.

— Ça se comprend. Tu devrais peut-être à aller te coucher, petite, fait Boule de suif, protecteur.

— Bof, je ne suis même pas sûr d'arriver à me calmer.

— J'ai un remède contre ça, dit Sibylle. Raconte-moi quelque chose, un conte par exemple.

Je sais déjà que Sibylle est une excellente conteuse, en plus d'être un des meilleurs poètes de langue française. Je ne m'attendais plutôt à ce qu'elle invente une histoire pour moi, à me faire border comme un enfant. Boule de suif se lève avec difficulté de sa chaise et diminue la puissance de la lampe au-dessus de nous. Dans une ambiance feutrée, le conte peut commencer. J'hésite un instant avant de me lancer, mais, à ma grande surprise, les mots coulent seuls.

Il était une fois, une algue verte. Verte comme les émeraudes, longue comme les rubans des couturières. Un jour, elle se querella avec Poséidon, le dieu tout puissant de la Mer. Orgueilleuse, elle partit au loin et s'échoua sur une plage où le sable fin et chaud la réconforta. Le temps passa. L'air la rendit dure et inutile. Elle s'obstinait à ne pas retourner dans le royaume de Poséidon.

Les années s'écoulèrent et elle se transforma peu à peu en coquillage. L'algue devint lisse et arbora des couleurs neuves : du brun et du blanc tacheté, une apparence qui la satisfaisait. Elle craignait de s'aventurer sur la plage et elle éprouvait encore de la colère contre le monde de la mer. Aussi, elle ne bougea pas. Le bal des saisons se déroula devant elle, sans elle.

Puis, elle se transforma un jour en crabe. Deux pinces lui poussèrent, l'une plus lourde que l'autre. Elle avait du mal à marcher droit. L'algue devenue crabe s'endormit et, au réveil, elle était un oiseau. Celui-ci avait de larges ailes blanches qui lui permettaient de planer, ce dont il raffolait.

Il vint à se poser sur la cime d'un arbre colossal, dont le secret des âges est inscrit en lui, sous sa rude écorce. Avant même qu'il s'en aperçoive, un écureuil était venu se poster derrière lui. Par méchanceté, la petite bête ouvrit grande sa mâchoire et mordit de toutes ses forces l'aile du pauvre volatile. Il s'évanouit, dégringola à travers les branches pour se retrouver sur le sol.

Lorsque l'oiseau reprit conscience, il était devenu un écureuil et comprenait leur langage. Il passa quelque temps avec eux en devenant un membre de leur clan. Lui aussi se mit à stocker des noix en prévision de la saison froide. Il apprit à grimper rapidement le long des troncs pour échapper aux proies.

Alors que l'écureuil faisait une balade, un jour, il trouva le terrier du méchant renard qui l'ennuyait depuis longtemps. Le petit animal voulut se venger et lui mordit la queue alors qu'il faisait une sieste. Mais au lieu d'infliger une blessure au renard, il se mit à grandir, grandir et se transforma en renard lui aussi. La métamorphose réveilla l'animal

endormi qui chassa avec grand éclat le nouveau venu de sa tanière. La famille de l'écureuil prit peur de sa nouvelle apparence. Ils le rejetèrent. Le renard métamorphosé n'avait nulle part où aller.

De nombreuses années passèrent. Pétri de honte, il évitait d'être vu par tout être vivant. Le renard s'adapta à la dure vie dans les bois, ne mourut pas de maladie ou de vieillesse. Il ignorait depuis combien de temps il se tairait ainsi. Puis, ses poils lui tombèrent de presque partout, ce qui le fit grelotter l'hiver venu. Lentement, il se métamorphosait une fois de plus. Il passait d'animal à humain. Les pattes lui allongèrent et ses oreilles se rétractèrent. Le renard devint méconnaissable. « C'est mon dernier hiver, pensait-il alors que la neige tombait au dehors de sa grotte. Si je me dénude encore, je ne survivrai jamais. »

Le renard prenait l'apparence d'une jeune femme. Son poil roux s'était transformé en une chevelure blonde très longue. Heureusement, elle pouvait s'en abriter. Elle entourait ses jambes interminables de ses bras en tentant de garder la chaleur qui s'échappait inévitablement de son corps.

Les beaux jours du printemps arrivèrent enfin. La jeune femme se mit en marche dans la forêt. Les rayons du soleil qui filtraient entre les branches et les feuilles naissantes des arbres la réchauffaient. Elle ressentait un vide jusque-là inconnu au fond d'elle-même. Elle atteignit un village, après des journées à marcher et à se questionner. Ce hameau avait une vue magnifique sur la mer. Des routes reliaient les domiciles au rivage et des bateaux de pêche étaient amarrés. Les maisons avaient été blanchies à la chaux. Les carreaux des vitres étincelaient la lumière.

Personne en vue. La jeune femme se tenait seule, comme dans un village fantôme. Des vêtements à sécher sur la corde à linge témoignaient pourtant d'une présence humaine. La renarde devenue humaine était nue, offerte aux vents du large. Elle ne se doutait pas, telle une nouvelle Ève, que c'était être anormal ou déconvenu. Pourtant, d'instinct, elle sut à quoi servait le râteau qui reposait sur le mur d'une grange. Elle sut que le saut et la petite pelle abandonnés dans un carré de sable étaient des jouets d'enfant. Elle sut, à la façon des habitants du village, comment vivre en humaine. Tout cela était inscrit en elle. L'air marin le lui avait dit.

Des nuages dessinaient des stries dans un ciel bleu pur. Les cheveux de la jeune femme lui chatouillaient les fesses alors qu'elle inhalait l'horizon à grandes lampées. Soudain, un bruit de porte claqua non loin et des pas pressés s'approchèrent d'elle. « Mon dieu, ma pauvre, mais que faites-vous là? » C'était une dame d'âge mûre coiffée d'un bonnet, affolée. Elle avait aperçu la fille nue alors qu'elle repassait dans sa cuisine. « Voyons, il ne faut pas rester comme ça ! Allez suivez-moi et rentrez vous chauffer. »

La jeune femme suivit le bras qui la guidait vers une demeure en bois d'apparence confortable. Le plancher craquait sous les pas des femmes. Un drap blanc vint couvrir le corps décharné. Pendant que l'eau pour le bain bouillait sur le feu, les questions fusaient de toutes parts. La visiteuse n'eut d'autre choix que de tout inventer. L'hôtesse ne mit point en doute l'histoire.

La fille venue d'ailleurs se donna le prénom de Coralie, en hommage à ses cousins coraux, qui vivaient désormais et depuis bien longtemps sans elle. Coralie fût hébergée chez la dame, Simone, pendant plusieurs mois. Elle fit pour elle et sa famille de menus travaux en échange du logis et de la nourriture. Un garçon du voisinage la trouvait magnifique et voulut l'épouser. Coralie accepta, ne sachant pas quoi faire de mieux.

Le couple décida de s'installer sur le bord de la mer, car Coralie avait juré qu'elle ne voulait vivre que là. Le mari, un agriculteur, devait donc marcher plusieurs kilomètres chaque matin avant de se rendre sur la terre qu'il avait eu du mal à se procurer. L'homme l'aimait tant qu'il ne se plaignait jamais. Coralie enfanta de six marmots qui eurent à leur tour six bambins chacun. Tous vécurent dans le même village.

Chaque matin de son existence depuis son arrivée, Coralie se promenait sur la plage. Elle respirait sans se fatiguer l'air pur qu'apportait la mer. Alors qu'elle était enceinte de son premier enfant, la femme se pencha sur le rivage et cueillit un coquillage. Dès que ses doigts touchèrent l'émail à la fois doux et rugueux, un frisson la parcourut. Elle se mit à vibrer telle la houle agitée par le vent. Elle fut effrayée, tant elle sentait son être en connivence avec la coquille, tout à fait ordinaire.

Contrairement aux villageois, elle ne connaissait pas ses parents ni d'où elle venait, si ce n'était cette maudite grotte où elle s'était transformée. Alors, elle se taisait. Elle se refermait sur elle, ressassant ses questions sans réponses. Elle portait un regard cynique sur tout. Même son mari ne cherchait pas à se renseigner sur la profonde mélancolie qu'il décelait souvent chez sa femme. Elle tenait ses enfants à distance, n'avait au fond d'elle pas la force de les aimer comme elle aurait dû. Coralie se montra plus proche de ses petits-enfants qui requerraient moins son attention.

Je m'arrête, songeuse, tergiversant à propos de la chute qui devrait suivre.

— Comment termines-tu ce conte, Luce?, me demande Sibylle.

— Je me sens si misérable que je suppose que la fin de cette histoire l'est tout autant.

— Réfléchis-y et écris-moi la fin dans une lettre, je dis bien une lettre, quand tu t'en sentiras prête. Trouve un titre, aussi.

En effet, les membres du Cercle communiquent souvent par l'entremise du courrier, plus personnel que les courriels. De toute façon, pauvres, ce ne sont pas tous les membres du Cercle qui sont reliés à Internet chez eux. Je promets à la conteuse que je le ferai.

Vient ensuite le temps pour le couple de me dire adieu. J'implore mes amis louisianais de rester un peu plus. Je me rends avec eux à la gare d'autobus, conscient que je ne les reverrai pas avant un certain temps. Le cœur lourd, je les laisse partir presque sans larmes.

CHAPITRE 10

Diabie vert

Toujours, cette impression de vide qui me gagne en franchissant la porte. Je ne peux plus rester dans cet appartement. Je procrastine pour continuer à faire les boîtes commencées avec ma mère. Je n'ai pas le cœur à vendre les meubles hérités de grand-maman et je préfère garder la plupart.

Quatre mois après le décès de maman, je m'installe rue Saint-Christophe, à quelques rues d'où j'ai habité si longtemps avec ma grand-mère. C'est selon moi la plus mignonne du quartier du Centre-Sud de Montréal. Je suis tout simplement incapable de le quitter. Un condo abrité par des feuillus devient ma nouvelle demeure. Dans ce lieu de fraîcheur parmi le brouhaha urbain, je me reconstruis.

Mon appartement est situé au deuxième et dernier étage. Il n'y a que deux appartements dans l'immeuble, un autre en dessous de moi. J'ai un balcon, une priorité pour moi. Tout en intégrant les meubles de grand-maman (pas tous beaux, je l'avoue), j'essaie de me constituer un décor à mon goût dans ce 4 ½ modeste. J'ajouterai des éléments de décoration à mon rythme, lentement.

Je n'ai pas laissé tomber ma maîtrise, mais je n'y ai à peu près pas touché. Ma directrice Mme Trudeau est déçue de mon avancement, mais elle comprend les malheurs qui m'ont atteint le moral, en plus de mon déménagement.

J'ai moi-même repeint les murs : bleu pâle pour ma chambre, orange dans mon bureau et vert pomme au salon. Le résultat n'est pas trop mal, pour une première! J'ai fait accrocher des toiles et des rideaux par des professionnels. La cuisine est vieillot, mais je ne m'en fais pas avec ça, pour le moment. Grâce à tous ces changements, à l'aide de mes amies et aux membres du Cercle des poètes cadiens avec qui je reste en contact, j'envisage mon futur avec de plus en plus d'optimisme.

Un jour, j'ai Sibylle au téléphone. Je trouve en elle une source d'apaisement, comme toujours. Mon amie craint que je ne souffre de solitude. Elle me fait toutes sortes de recommandations de lecture, de recettes et d'activités. Toujours, avec son dynamisme contagieux. « Au fait, il faut que je te dise ça! Nous avons eu des nouvelles de Diable vert. Ce bougre est allé se chercher du travail chez vous, à Montréal! Il nous a envoyé une lettre. Il faut absolument que vous vous voyiez, Luce! »

De prime abord, je n'ai pas envie de revoir Diable vert. Je conserve de lui une drôle d'impression. À mes yeux, c'est un être d'une grande sécheresse et difficile à aborder, même s'il a prétendu agir ainsi par timidité.

Je crois qu'il a voulu changer d'air, suppose Sibylle. Après les formalités administratives, il a dégoté un bon emploi, bien mieux qu'en Louisiane. C'est dans un domaine où la main-d'œuvre manque. Savoir parler français lui a facilité la tâche. Il s'est trouvé un appartement dans le quartier... attends, j'ai le nom ici... Villeray. Je tiens vraiment à cette rencontre, Luce. Fais-le pour moi.

— D'accord, c'est promis.

En mon for intérieur, je pousse un soupir : Sibylle va jouer les entremetteuses jusqu'au bout. Je ne lui en veux pas. Je juge de mon devoir de bien recevoir Diable vert, vu l'accueil des gens du Cercle à La Nouvelle-Orléans. Je le dois bien à Sibylle. Je sais qu'elle s' imagine bien des scénarios à notre sujet! Je passerai un peu de temps avec le poète et le dossier sera clôt. La perspective de parler de la Louisiane ainsi que du Cercle avec Diable vert m'encourage.

« Ah oui, Luce, je m'attendais à recevoir ton appel, me dit Diable vert au téléphone. J'ai parlé à Sibylle, il y a peu de temps. Oui, ça me ferait plaisir qu'on se rencontre! » Sa voix est détendue. Je propose de nous retrouver dans un restaurant louisianais, rue Sainte-Catherine. « Tu y rencontreras peut-être des gens de chez toi », fais-je d'un ton faussement emballé.

L'air de Montréal

Étouffe

Mais les gens

Le purifie

Le restaurant en question est simple avec une terrasse estivale qui empiète sur la voie, fermée aux voitures. Nous prenons place sur des banquettes en cuir capitonné. Au début, je dois me forcer pour converser avec lui, mais je me prends rapidement au jeu. Comme de coutume, le poète est bien vêtu, élégant et sobre à la fois.

— Pour un ferrailleur, je trouve que tu as un bon goût vestimentaire, lui dis-je.

— Ah! Merci. C'est une habitude que je dois à sa mère. Elle est couturière.

Chacun, nous commandons des croquettes d'alligator. En définitive, je crois que je prends plus de plaisir que lui à cette escapade. Il ne le mentionne pas, mais il trouve peut-être que le restaurant est une version édulcorée de sa ville natale.

Je constate que Diable vert a changé. Contre toute attente, je suis heureux de passer du temps en compagnie de cet homme ténébreux. Pour une raison qui m'échappe, je le vois sous une lumière différente. Une fois à l'aise, il est sympathique, ouvert d'esprit et même comique, plus décontracté qu'en Louisiane, quelques mois plus tôt. Avec un meilleur emploi, peut-être se sent-il plus confiant.

Comme je l'avais prévu, Diable vert apprécie cette vaste et grouillante artère qu'est la rue Sainte-Catherine. «Sibylle m'a dit que je retrouverais un peu de l'effervescence et de la folie de La Nouvelle-Orléans, ici. Ça me plaît!», me confie-t-il alors que nous nous promenons sur cette fameuse voie historique. J'ose à peine me l'avouer, mais je suis fier d'y déambuler aux côtés de cet homme élégant à la silhouette élancée.

— Est-ce que le Cercle des poètes te manquera?

— Oh, il faut bien être pragmatique et penser à vivre une bonne vie, me répond-t-il. Et puis, j'écris toujours. J'envoie mes poèmes et ils en font la lecture lors des réunions, m'a assuré Sibylle.

— Évidemment, je comprends son attachement pour nos amis communs. Je prends de plus en plus de plaisir à l'écouter parler. Au fil de la soirée, je parviens même à mettre de côté mes appréhensions sur lui. Son aridité de surface, comme je le découvre, il l'utilise comme protection afin que les moins intéressés le laissent en paix.

Quand la soirée prend fin, nous nous promettons de nous revoir. Le plus étonnant est que j'accepte. De retour chez moi, je suis éberlué par ce qui vient de se passer. Diable vert, un ami? Si j'ai d'abord été tenté de le repousser, j'ai maintenant hâte au prochain rendez-vous. Lui et la Louisiane me font du bien.

La semaine suivante, Diable vert et moi nous promenons au parc Lafontaine, puis sur le Plateau Mont-Royal la semaine suivante. Le poète, en l'espace de quelques temps, devient un ami proche. Un soir, je l'invite chez moi. Personne d'autre jusqu'à ce jour, sauf quelques amis, n'y est venu. Sa présence attentionnée est rapidement devenue un rempart contre ma morosité.

Dès lors, nous voyons poindre notre histoire d'amour. Quelques semaines plus tard, il emménage avec moi. Je sais qu'il est tôt, mais je ne peux plus me passer de mon poète cadien.

Avec le temps

Tu seras cette image fidèle

Ce sentiment pur

Jamais envolé

Jamais dérivé

Qui voguera comme un air de chanson française

*Tu seras cette fleur mauve
Aux vastes pétales
Cueillie à même le bitume
Offerte à mes pensées*

*Tu seras cette plaine enneigée
Sur les rives du fleuve
Offerte à tes pensées*

*Nous serons ces regards furtifs
Ces têtes qui se retournent
Ces élans invisibles
Ces soirées ponctuées de larmes
Sur le balcon*

*Nous serons la nuit humide
À me mordre les lèvres
En public
À pleurer tout bas*

*J'ai en moi ta peau
J'ai en moi ton sourire
Effleuré ta main honteuse et rugueuse*

*Ton regard foncé
Foncé par le doute
Et les déceptions
Trahi par mes semblables*

*Et ta douceur
Ta douceur
Si étrangère
Je l'ai reçue
Comme un coup de poing
Comme une bourrasque tempête*

*Une douceur qui connaît
Le soleil
À ne plus savoir qu'en faire
À défricher
En plein soleil
À rêver
À n'importe quoi d'autre
À chercher
À fuir*

*Je n'en ai pas fini
De cette douceur
Qui me colle aux souvenirs

Avec le temps tu resteras*

Complet et infini
À moi
Comme l'amour distillé
L'amour en toute pureté
L'amour à peine goûté
L'amour transparent

L'encre de tes yeux
Si opaques
Comme ta peau
Une peau des îles
Un enfant du romantisme
À la Paul et Virginie

Toi pour m'envelopper
De ton regard opaque
Que je cherchais partout
Que je craignais
Que j'évitais
Et j'ai menti
Comme j'ai menti

Maintenant je vogue vers ton île
En pensée
Et
Tu viendras longtemps marcher dans mes rêves

Tu viendras toujours du côté où le soleil se lève

Plus tard, il m'avoue être déménagé à Montréal dans l'espoir de me retrouver pour de bon. Apparemment, dès qu'il m'a rencontré à La Nouvelle-Orléans, il m'a tout de suite aimé. Je comprends alors ses maladresses, que je considérais comme des agissements étranges à mon égard... Trop préoccupée, je n'avais rien vu!

Mais peu importe désormais : nous sommes ensemble et c'est tout ce qui compte.

ÉPILOGUE

Deux ans plus tard

Par une soirée clémente du mois de juin, je reçois à souper des êtres chers. Diable vert, même s'il n'adore pas cuisiner, m'a aidé. James Royal (alias Boule de suif) et Sibylle sont arrivés par autobus, il y a une semaine de cela déjà. Dora les accompagne, elle qui habite désormais chez nos amis communs et qui travaille dans une boutique près de là. La joie de vivre l'a enfin retrouvée.

Nous attendons encore Drake et Polo – Drake étant maintenant à la retraite et Polo en congé – qui doivent venir par la route. Ils nous ont téléphonés il y a quelques heures d'un poste de la frontière pour nous confirmer leur présence. J'ai promis à Polo de l'accompagner pour rendre visite à des amis Mohawks sur la réserve de Kanesatake, dans les prochains jours.

Pendant le repas, tous rient, papotent, moi aussi le plus souvent, même si le souvenir de ma mère me revient sans cesse. Boule de suif et Sibylle surtout m'y font penser.

Le temps s'arrête

Le temps d'un regard

D'une main effleurée

C'est un rendez-vous d'amoureux

Mais pas comme les autres

De part et d'autre

Autour d'une table

Les cœurs s'entremêlent

*Les paroles foisonnent
C'est une émeute des élans du cœur
C'est une soirée ensoleillée
C'est une soirée où coule vin*

*Ils m'ont tant donné
Me fournissent en énergie
en regard doux
et en cadeaux de miel*

*Ce sont mes étoiles
Qui me guident
Parce que je suis une partie d'elles
Une partie d'eux*

*Nous ne sommes qu'un
Un ensemble qui se complète
Moins souvent qu'avant
Mieux qu'avant*

*Il y a longtemps qu'on s'ait vus
Des discours de partout
Partagent leurs ressemblances*

*Eux, eux, eux...
C'est un rendez-vous d'amoureux
Mais pas comme les autres*

J'ai finalement terminé ma maîtrise. Pour faire mes recherches, j'avais sous la main un compagnon, mon cher Diable vert, qui répondait à toutes mes questions. Lui et moi sommes retournés à La Nouvelle-Orléans pour interroger des poètes, dont ceux du Cercle.

J'ai obtenu d'excellents commentaires par ma directrice Mme Trudeau. Je sais à présent que mes doutes sur mes capacités n'étaient pas fondés, que le processus demandait ce genre de gymnastique intellectuelle. Je souhaite même aller plus loin : je prépare maintenant un doctorat. J'ai enfin trouvé ma place dans la recherche universitaire.

Tout le monde s'amuse, insouciant. Sauf peut-être moi, qui n'y parviens pas complètement. Une brise discrète me souffle dans le cou. Peut-être Émilie est-elle parmi nous, au fond?

Je me retourne vers Émilien et lui souris.

FIN

Lettre de Luce à Sibylle

14 février 2011

Ma chère Sibylle,

Comment vas-tu et comment va Boule de suif? Je me sens beaucoup mieux que lors de votre dernière visite. Merci encore d'être venus. Voici la suite du conte, tel que promis.

L'été, les petits-enfants venaient souvent demander à leur grand-mère de les accompagner sur la grève. Ils se chamaillaient pour savoir qui prendrait la main de la vieille dame. Elle les laissait faire, heureuse de se rapprocher de la mer dont elle profitait avec délectation. Après toutes ces années, elle avait enfin pardonné à Poséidon.

Puis, vint le jour où Coralie sentit ses forces la quitter. Alitée, elle dit au revoir à tous ses enfants et petits-enfants. Au fil du temps, son amertume envers la vie s'était évaporée, telles les gouttelettes au-dessus de l'écume. Les larmes coulaient sur son visage et sur ceux des siens. Coralie disparut en emportant ses lourds secrets, aussi profonds que l'océan.

J'espère vous voir de nouveau ici sous peu. Pourquoi pas une rencontre du Cercle des poètes cadiens à Montréal, cette fois?

Votre amie,

Luce Dupré